



ÉCHANGES
**AUTOUR DE L'IDÉE
D'UN HABITAT ADAPTÉ
AU MODE DE VIE DES
HABITANTS DE LA
NOUVELLE-CALÉDONIE**



GOUVERNEMENT DE LA
NOUVELLE-CALÉDONIE



Atelier d'intelligence collective avec le groupe culturellement mixte habitant le Grand Nouméa.

SOMMAIRE

Préface	3
1 Comment habitez-vous?	5
2 Les étapes du projet	7
3 Pourquoi un référentiel?	9
4 La méthode	11
5 Comment décrire mon habitat?	15
6 Quel serait mon habitat idéal?	22
7 Quels signes identitaires pour mon habitat?	27
8 Habitat et cohésion sociale	30
9 Des matériaux bio et géo sourcés?	33
10 Le climat change?	37
11 Le référentiel exprimera des marqueurs	42
12 Il faudra expérimenter	47
13 Et au-delà du récif?	48
14 Conclusion et perspectives	49
15 Remerciements	53

Auteur : Catherine Guillaume, Solutions SARL. Djamil Abdelaziz, RCNC
Relecteurs : Capucine Lorrin, Hanner Xalite, Jone Passa
Supervision : Djamil Abdelaziz, RCNC, pilote du projet

PRÉFACE

PAR JONE PASSA



L'habitat. (Histoire d'une déconstruction pour une reconstruction).

"L'habitat n'est pas l'habitation, ni la maison, ni l'appartement, ni le squat, ni la maison dans les champs... C'est tout ça à la fois."

L'habitat c'est tout un environnement où l'être humain affiche son humanité pour laisser de la place à l'Autre, pas seulement l'humain.

Cet Autre qui souvent dérange.
Cet Autre qui souvent interroge.
Cet Autre qui souvent interpelle.
Cet Autre qui souvent méprise.
Cet Autre qui souvent méconnaît.
Cet Autre qui souvent ignore.

Mais parfois cet Autre recherche aussi sa propre humanité pour trouver des espaces et des temps pour se poser, échanger, composer, et envisager.

L'Habitat dépasse l'habiter comme abriter pour être un lieu, un temps où se décomposent et recomposent les liens et les relations.

L'habitat est terroir. L'habitat est mémoire.

L'habitat est us et coutumes. L'habitat est tradition.

L'habitat est usage.

Il est le berceau, le réceptacle ; tout en étant la rampe de lancement, le point de départ de la personne. En bref l'habitat est Culture.

Car l'habitat interroge les notions fondamentales dans nos sociétés contemporaines et plus encore dans notre pays avec sa diversité des populations.

Des mots ou des notions comme, proximité, promiscuité, voisinage, cohabitation, intergénération, éducation, accueil, intimité, identité, famille élargie, bruit... et bien d'autres encore, ont ponctué les échanges comme autant de questions qui mettent l'habitat dans des lectures nouvelles liées à la vie du quotidien.

Un quotidien entre urbain et rural. Un quotidien entre la ville et la tribu. Un quotidien entre le village et la tribu.

De plus, le quotidien selon les femmes n'est pas celui des hommes. Cette asymétrie dans la perception de l'habitat entre les femmes et les hommes, est globale, et pas seulement dans un environnement hors urbain.

Pour les femmes, si la maison doit être dédiée à l'accueil et au travail « coutumier », elle doit aussi être un lieu sécurisé pour l'intimité de la famille.

L'habitat doit donner la possibilité de vivre les temps sociaux du groupe ou de la communauté tout en répondant aux exigences d'aujourd'hui.

Autrement dit, l'habitat océanien voire l'habitat kanak ne peut être conçu et perçu hors de ces temps sociaux coutumiers, communautaires et familiaux.

L'exemple des Tours de Magenta est assez significatif. En effet, pour ces habitants : « être dans un appartement ne doit pas être un frein pour vivre sa culture et ses coutumes. »

Pour les hommes, l'habitat donne de la visibilité aux éléments symboliques de l'identité. Tout se passe comme si les hommes oblitèrent l'usage contemporain de l'habitat pour ne conserver que des éléments constitutifs de l'identité.

Et la terre apparaît alors comme une évidence. Un bout de terre pour planter, pour nourrir, pour communier, pour rappeler son identité. Quel que soit le lieu, chacune/chacun a pu parler de la terre comme un manque, une absence qui rend parfois le quotidien difficile.

Comment intégrer cette absence, ce manque dans la ville, quand on connaît la place du foncier dans les aménagements à but économique ? De même que la contrainte du logement devient l'ennemi du mieux vivre ou du vivre heureux.

C'est le vœu exprimé par l'ensemble des populations sans distinction aucune. Ce besoin de mettre la main et le pied dans la terre est à la fois un appel à la vie, à la survie dans une époque où le changement est rapide et violent. Cette nécessité affirmée d'Ouvéa à Koné en passant par Nouméa doit être intégrée pour repenser l'habiter dans l'habitat.

C'est le défi de ce projet où les normes doivent trouver leur sens dans les paroles des gens d'ici, sans restriction. Ce besoin d'être reconnu et compris prend la terre comme l'élément fondamental des identités à partager. La terre doit trouver ou retrouver sa place dans la vie des femmes et des hommes comme une évidence.

Aussi, parler de l'habitat conduit à relever les défis des incompréhensions en action, à démêler les confusions en cours, aux divergences de fond toujours présentes, et les malentendus omniprésents. Ce travail sur le sujet de l'habitat fut, une fois de plus, une occasion de

voir combien notre pays est perpétuellement habité par le poids du passé colonial, qu'il faudra affronter pour donner du sens à ce projet-action.

Parler de l'habitat dépasse les normes de construction, les matériaux, même si c'est de là qu'il faudra matérialiser, concrétiser les intentions et les vœux de ceux qui ont participé. Avant tout, l'habitat pose les rapports, les liens, les relations. Les rapports des humains entre eux -le lien social-. Les rapports entre l'humain et ses croyances -le rapport cosmogonique ou spirituel-. Le rapport entre l'humain et la nature. Ce sont tous ces éléments qui constituent l'habitat.

Au fil des rencontres et des mots, l'habitat prend ou reprend forme avec une réelle volonté d'être connu et surtout reconnu. D'être entendu et respecté. Être d'un pays et habiter ensemble avec une envie de partager se révèle difficile, mais pas insurmontable.

Ainsi que l'exprimait la majorité des participants : *"Comment vivre ma culture à travers mes pratiques sans nuire à mon voisinage, qu'on soit en ville, au village ou à la tribu ?"*

Des Îles à Koné en passant par Nouméa, de la case à la villa en passant par les Tours de Magenta, les échanges ont eu lieu, des rencontres improbables se sont faites, peut-être avec des arrière-pensées et des méfiances. Et c'est normal.

Mais au fil des mots, les crispations se sont estompées pour laisser la place à l'envie de faire, l'envie d'être acteur, pour soi et pour l'Autre. Le sentiment d'être « enfin » reconnu a pour le coup habité les échanges, nourri les envies, motivé les engagements futurs pour améliorer encore plus « la maison ».

Tout au long de ce travail le dialogue entre l'habitat-souvenir et l'habitat-à-venir est resté vivace dans les esprits des personnes (femmes, hommes, jeunes). Avant c'était bien, mais. Aujourd'hui c'est bien, mais.

Ce « mais » qui montre ou/et démontre combien la recherche d'un bien-être individuel mais aussi collectif continue d'habiter les esprits.

**Jone PASSA, sociologue,
facilitateur et animateur du projet, président
de l'association des entrepreneurs Kanaks**

1 COMMENT HABITEZ-VOUS ?

Nos habitats sont-ils adaptés à notre mode de vie ?

Le Référentiel de la Construction de la Nouvelle-Calédonie (RCNC), piloté par le gouvernement (DAPM¹) a pour objectif de renforcer la qualité des constructions.

Il repose sur 3 axes :

- des constructeurs compétents,
- des matériaux et procédés de construction conformes à des normes,
- des assurances qui protègent le client et le constructeur pendant dix années à l'issue de la réception de l'ouvrage.

Cependant, faire réaliser des travaux par des constructeurs qualifiés utilisant des matériaux de qualité ne répond pas totalement aux attentes des Calédoniens. En effet, ils expriment régulièrement, sans pour autant le décrire précisément, un mode d'habiter dégradé par la conception des espaces où ils vivent.

Ainsi, il conviendrait d'associer à la promotion de la qualité des matériaux et procédés, une "qualité d'usage" garantissant, autant que possible, l'adéquation entre l'habitat et le mode de vie exprimé comme "océanien" : un "Habitat Océanien".

Qualité d'ouvrage et qualité d'usage

Une qualité d'usage à identifier

Si l'objectif est de permettre aux ménages calédoniens d'habiter dans des logements avec une qualité technique garantie, on peut toutefois s'interroger sur le niveau de qualité d'usage de nos constructions. Les familles y vivent-elles bien ?

Les habitations respectent-elles leur(s) culture(s), sont-elles adaptées à leur(s) mode(s) de vie ? La diversité des cultures présentes dans notre pays implique-t-elle une diversité des modes de vie ?

Les problèmes de décrochage scolaire voire de délinquance juvénile, de conflits intrafamiliaux, de dégradation rapide de certains logements ne seraient-ils pas à relier à des habitations inadaptées aux modes de vie de leurs occupants ? Manque d'espaces pour soi et d'intimité avec trop de promiscuité, pas assez de verdure sont autant de causes possibles à ces défaillances de notre société.

Le présent projet a pour objectif d'interroger les communautés calédoniennes pour objectiver ce ou ces modes de vie afin d'imaginer un "référentiel" qui permette de guider les concepteurs vers une approche qui prenne en compte les éléments liés à ces modes d'habiter, pour les constructions et les rénovations à venir.

- Existe-t-il un ou plusieurs modes de vie en Nouvelle-Calédonie ?
- Quels en sont les éléments essentiels, importants, accessoires ?
- Comment les formuler dans un projet de conception d'habitat ?

Telles sont les questions qui ont été posées dans le cadre du programme des ateliers de concertation dits « Habitat Océanien » menés courant 2023 auprès de 300 personnes, soit 8 groupes répartis sur le territoire de la Nouvelle-Calédonie, choisis dans un souci de diversité géographique, ethnique et culturelle, de genre, d'âge et de situation socio-économique.

Un travail avec deux enseignantes professeurs associées à l'Université de Technologie d'Auckland, en Nouvelle-Zélande a permis également d'échanger avec certains groupes sur le concept du bien-être intégrant une approche bienveillante envers ses proches, ses voisins, la nature et l'environnement. Ce document retrace les échanges et propose quelques perspectives. Financée par le Fonds Pacifique, cette démarche est également menée à Fidji et au Vanuatu, afin de comprendre s'il existe

¹ DAPM : Direction des Achats du Patrimoine et des Moyens de la Nouvelle-Calédonie

des invariants et des constantes dans les modes de vie de notre région.

Il faut souligner ici le soutien marqué et constant des services de la Province des Îles Loyauté et des cinq bailleurs sociaux du territoire, tous très sensibles aux questions d'habitat approprié, qui se sont immédiatement impliqués à nos côtés.

L'étape suivante, déjà lancée, sera d'identifier les contraintes liées aux aléas naturels et climatiques auxquels l'habitat devra résister, afin de réfléchir au moyen de garantir sa résilience. Ces contraintes seront analysées et rassemblées dans une base de données accessible en libre accès pour les trois pays concernés, Nouvelle-Calédonie, Vanuatu et Fidji.



Atelier à Lifou.

2 LES ÉTAPES DU PROJET



Un projet séquencé en plusieurs phases.

La première phase du projet a été la constitution d'une bibliographie par des étudiants du laboratoire TROCA² de l'université de Nouvelle-Calédonie, dont l'objectif était d'identifier toutes les bibliographies disponibles afin de nous en inspirer au lieu de les reproduire.

L'étude incluait le repérage des techniques et matériaux traditionnels à forte valeur identitaire et/ou culturelle et source potentielle de développement économique, afin d'imaginer les introduire dans des constructions à venir.

Ces études sont rassemblées dans une bibliographie décrite dans le mémoire de fin de master de l'étudiante qui a travaillé sur ce sujet.

La seconde phase, qui fait l'objet de ce document, nous a conduit à écouter, analyser et formaliser les attentes des communautés avec qui nous avons travaillé.

Pour objectiver ce que doit être une qualité d'usage, ses indicateurs, ses points saillants, l'équipe projet est allée au contact des communautés Calédoniennes,

les a interrogées sur leurs relations les plus intimes, en veillant à les mettre en confiance pour obtenir des échanges sincères et argumentés.

La dernière phase consiste à identifier toutes les caractéristiques de l'influence du changement climatique sur la résilience des habitations.

Pour caractériser la vulnérabilité des territoires du Pacifique et proposer des niveaux de résilience à "l'habitat Océanien" aux aléas climatiques et naturels, il est impératif d'identifier, de modéliser l'ensemble des facteurs d'influence auxquels devra répondre cet habitat.

À l'échelle de plusieurs pays, utilisant des normes et des règles de construction différentes, il faut deux outils :

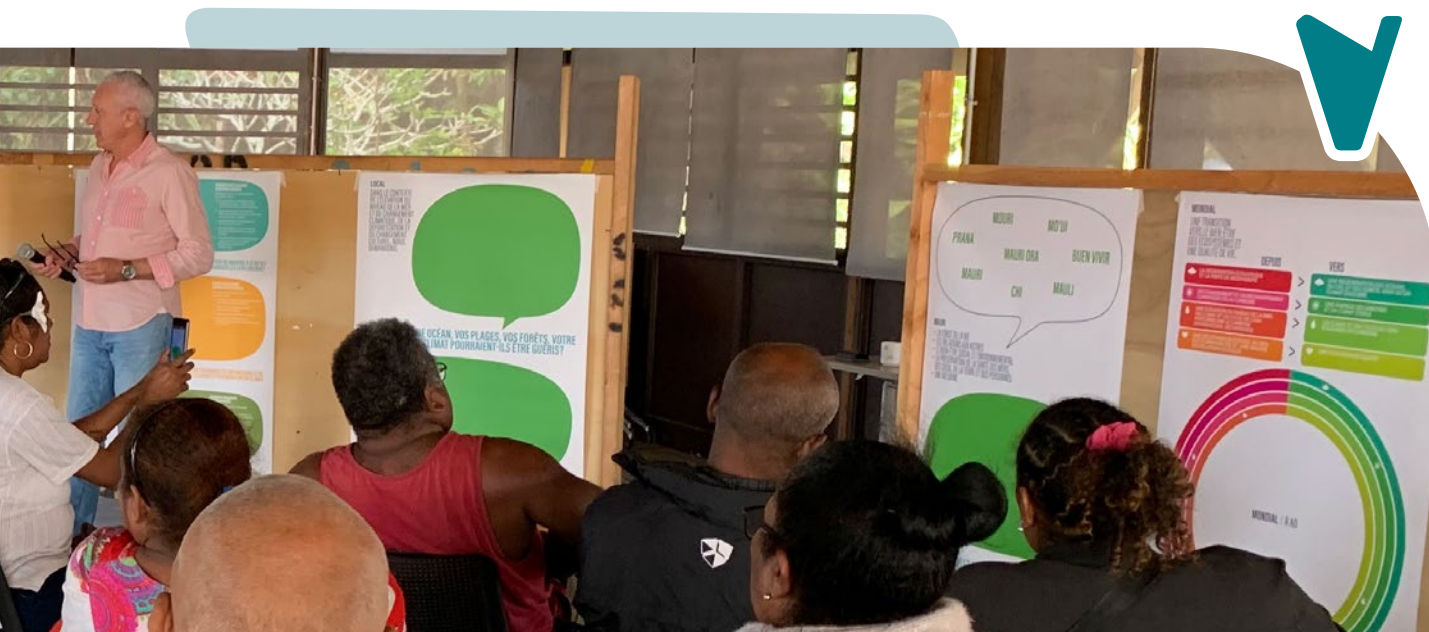
- des données harmonisées sur les valeurs d'impact (vitesses de vent cyclonique, accélération du sol lors de secousses sismiques, etc..),
- une méthodologie d'analyse et d'évaluation de la vulnérabilité harmonisée.

Nous travaillons sur le premier point. Des données de base ont été recueillies auprès de la CPS³ de Fidji qui a accepté de les partager.

Elles sont issues d'études d'impacts réalisées par des pays différents (Japon, France, USA, Allemagne...),

² TROCA : Laboratoire « Trajectoires d'Océanie », Université de Nouvelle-Calédonie

³ CPS : Communauté du Pacifique Sud



selon des modes opératoires et des systèmes de normalisation différents ; elles sont donc hétérogènes. L'essentiel du travail porte sur l'analyse de la pertinence de ces données.

L'objectif est donc modeste et limité aux données disponibles, le livrable indiquera :

- les données, disponibles par type de risque associées à un intervalle de confiance,
- les zones géographiques dépourvues de données, où des études complémentaires sont à mener.

Ainsi le livrable portera sur le premier outil ; une grille de lecture harmonisée des données disponibles associées à chacun de ces risques concernant les pays qui participent au projet.

Ces données seront introduites dans les outils de calcul répondant aux exigences des Eurocodes, ce qui permettra de dimensionner les ouvrages.

L'association CRAterre (www.craterre.org) s'est positionnée pour mener à bien cette étude avec l'appui du laboratoire éponyme de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble (www.ensag.fr) au sein de l'unité de recherche Architecture, Environnement et Cultures Constructives, (<http://aecc.grenoble.archi.fr/>). Le laboratoire anime notamment la Chaire UNESCO « Architecture de Terre, Cultures Constructives et

Développement Durable » (<http://craterre.org/enseignement:chaire-unesco/>) et contribue avec d'autres équipes de recherche de l'UGA au Risk Institute (<https://risk.univ-grenoble-alpes.fr/>).

Enfin CRAterre développe un réseau de partenariats au niveau international depuis 1979 afin de remplir sa mission et le mandat qu'il s'est fixé pour permettre d'améliorer les conditions de vie et d'habitat à travers la prise en compte des cultures constructives locales et redonner aux parties prenantes locales la capacité d'être les acteurs de leur développement.

Des échanges ont été organisés avec les scientifiques de l'IRD⁴, de Météo France, du projet CLIPSSA⁵ et d'autres parties prenantes telles que la DSCGR⁶, directement concernées par ce sujet pour la sécurité des habitants.

Notre ambition, à l'issue du projet, est de poser les bases de la définition d'un habitat :

- adapté aux modes de vie calédoniens et océaniens,
- avec un faible impact environnemental,
- limitant son empreinte carbone,
- énergétiquement performant,
- résilient face aux effets à venir du changement climatique,
- financièrement abordable.

⁴ IRD : Institut de Recherche pour le Développement

⁵ CLIPSSA : Projet « CLimat du Pacifique, Savoirs locaux et Stratégies d'Adaptation »

⁶ DSCGR : Direction de la Sécurité Civile et de la Gestion des Risques

3 POURQUOI UN RÉFÉRENTIEL ?

Exprimer la relation à l'habitat

Les objectifs de cette démarche sont multiples :

Créer un référentiel calédonien

Définir un référentiel d'habitat "adapté" implique de déterminer des marqueurs et des indicateurs des modes de vie des Calédoniens, puis de les traduire sous forme de critères, voire d'exigences sur lesquels sera évaluée la qualité des réponses des concepteurs sur leur prise en compte.

Bien entendu, le niveau de réponse à ces critères et ces exigences caractérisera l'engagement du promoteur, du concepteur ou du constructeur, à revendiquer le caractère calédonien, océanien, de son projet.

Le RCNC produit des référentiels techniques (normes, agrément des matériaux et procédés) et de qualifications (agrément des acteurs de la construction).

Un référentiel de "l'Habitat Océanien" serait un référentiel "de qualité d'usage".

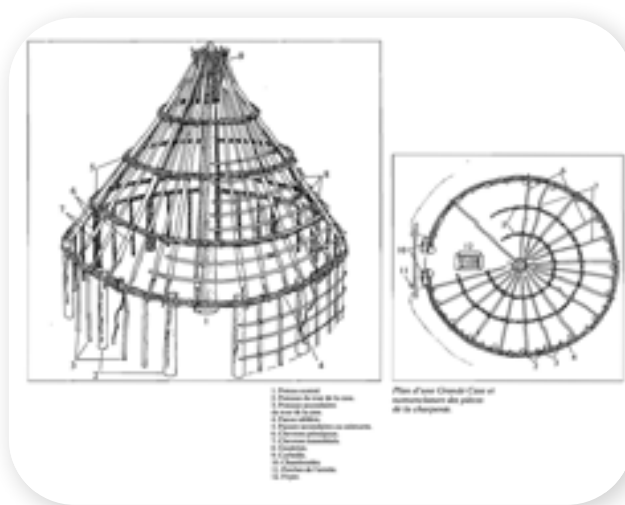
S'il est jugé pertinent par la profession et les autorités politiques, ce document compléterait les outils créés afin d'améliorer les qualités des ouvrages dans toutes leurs dimensions : sociétale, environnementale, énergétique, architecturale et technique.

Déterminer les signes identitaires de l'habitat

Dans beaucoup de pays, les habitats arborent en intérieur ou en extérieur des signes identitaires, des marqueurs de l'identité et des valeurs des occupants. Le travail mené a tenté de déterminer quels pourraient être ces marqueurs pour la Nouvelle-Calédonie. Existe-t-il des marqueurs communs à toutes les cultures, et/ou propres à certaines cultures ? Sont-ils visibles ou invisibles ? Toutes ces questions ont été posées lors des ateliers et rencontres.

Identifier les savoir-faire traditionnels ancestraux

Il existe, en Nouvelle-Calédonie, des savoir-faire constructifs traditionnels ancestraux. Un des objectifs de nos échanges était de les identifier, les répertorier et de mesurer l'attachement des populations à ces savoirs. Leur potentiel de création de richesse, par le développement de filières de production locale de matériaux bio sourcés, a également été challengé.



Évaluer la perception des matériaux biosourcés

L'introduction de matériaux géo et biosourcés dans les constructions constitue une réponse essentielle à notre adaptation au changement climatique. Nécessitant peu de transport car disponibles à proximité, ils ont un faible impact carbone. De plus, ils sont souvent respirants et isolants et permettent une performance énergétique élevée des bâtiments.

Le RCNC est impliqué dans les projets de développement de filières de matériaux biosourcés. Un des objectifs des échanges a été de mesurer le degré d'acceptation de ces matériaux auprès des habitants, ainsi qu'auprès de quelques artisans locaux. De même, nous avons échangé avec des acteurs qui utilisent ces matériaux, dans un objectif de construction de filières.

Mesurer la perception des effets du changement climatique

Les effets du changement climatique sont violents et vont avoir une influence croissante sur la conception des habitats d'Océanie.

Il faudra conjuguer deux axes forts :

- l'habitat devra être conçu de façon à baisser son empreinte carbone, dans la construction comme dans son exploitation. Il devra favoriser la sobriété et les performances énergétiques et environnementales.
- l'habitat devra être résilient et protéger les habitants des impacts de plus en plus intenses des phénomènes climatiques.

Les ateliers menés ont été l'occasion de mesurer la sensibilisation des populations rencontrées au changement climatique et d'identifier les solutions qu'il leur semble possible d'adopter.

4 LA MÉTHODE



Discussion de mise en confiance – Foyer Wallisien et Futunien de Magenta

Libérer la parole pour évoquer l'intime.

Créer un climat de confiance

Le mode d'habiter touche à l'intime, à des concepts très personnels. Nous devons parler chambre à coucher, toilettes, douche, mais aussi relations intrafamiliales, éducation des enfants, voire relations d'amour et d'amitié.

Ces sujets très sensibles ne peuvent pas être abordés avec un sondage auprès d'un grand nombre d'habitants via un questionnaire soumis par téléphone, internet ou même en face à face. C'est pourquoi l'équipe chargée du projet a choisi délibérément d'adopter une démarche participative, en procédant à des entretiens avec des petits groupes sur une durée assez longue, sur place, afin de créer un climat de confiance et favoriser les échanges.

Travail en petits groupes

Nous avons ainsi rencontré des groupes en divers lieux géographiques de la Nouvelle-Calédonie, constitués de 10 à 15 personnes maximum.

Dans cette première approche, les groupes ne sont pas considérés comme des échantillons représentatifs de la

population, mais nous avons tenté de travailler le plus possible dans un souci de diversité ethnique, culturelle, d'âge, de genre et de situation socio-économique.

Nous avons rencontré 8 groupes à Lifou, Maré, Koné, Ouvéa et dans le Grand Nouméa.

À Nouméa, nous avons échangé avec les habitants des Tours de Magenta (en partenariat avec la SIC). Dans le Grand Nouméa, nous avons travaillé avec un groupe issu de la communauté Wallisienne et Futunienne, un groupe issu de la communauté Indonésienne et un groupe culturellement mixte.

Des réunions de restitution ont eu lieu avec chaque groupe, afin de vérifier la pertinence des éléments que nous avions retenus de nos échanges. Des réunions spécifiques ont eu lieu avec l'ensemble des bailleurs sociaux du territoire. Environ 300 personnes volontaires ont été rencontrées sur la totalité de ces ateliers.



Atelier à Lifou, séquence de création ludique.

Une démarche progressive vers l'évocation des modes de vie

Une même méthode de travail a été appliquée à chaque groupe, l'atelier se divisant en 4 séquences distinctes. La première séquence consistait à expliquer cette démarche atypique, à susciter l'expression des participants par l'instauration d'un climat de confiance. Ensuite, une discussion ouverte et bienveillante a permis d'aborder le sujet sensible du mode d'habiter des individus et du groupe, puis les relations et interactions sociales au sein du foyer de chacun. La seconde séquence consistait à prendre la mesure d'éléments plus concrets : ce que les participants aiment et n'aiment pas chez eux, la notion de sécurité, la notion d'image, et les signes identitaires liés à l'habitat.

La troisième séquence consistait en une activité créative ludique, en petits groupes de 4 à 6 personnes, à qui l'on demandait d'imaginer leur habitat idéal. Le groupe devait se mettre d'accord sur les éléments essentiels à cette création, via un travail d'intelligence collective.

Chaque groupe présentait ensuite aux autres sa démarche et les réflexions qui l'avaient guidé dans cette conception.

Cette discussion libre et néanmoins animée a été précieuse pour faciliter l'expression, trop souvent implicite, de l'organisation sociale et des usages attendus. La quatrième séquence consistait en une discussion ouverte sur l'usage des matériaux de construction et l'acceptation des matériaux biosourcés ou innovants. La perception et la sensibilité des communautés aux effets du changement climatique étaient évaluées lors de cette séquence.

Une restitution fluide

Tous les premiers échanges ont été compilés sous la forme d'un petit film, et de présentations qui ont été restitués quelques semaines plus tard aux mêmes groupes, souvent additionnés de nouvelles personnes. Une discussion ouverte a ensuite été proposée à ces groupes, dans le but de valider le travail et éventuellement amender ou compléter les données présentées. Lors des premières réunions, les participants étaient

surpris, voire désarçonnés parfois par les questions qui leur étaient posées pour les amener à parler d'eux, de leur intimité, de leurs relations avec les autres. Un certain temps était nécessaire pour que la parole se libère. Lors des restitutions, le fait de visualiser les échanges antérieurs grâce au film et aux témoignages, a permis d'entrer beaucoup plus vite dans les phases de prise de parole. Les échanges étaient plus spontanés, plus fluides, et lorsque des précisions, des compléments étaient demandés, ils l'étaient de façon claire et pertinente, jamais critique mais au contraire avec la volonté d'améliorer notre travail. Nous avons ressenti, lors de ces échanges, que ce projet devenait progressivement le leur et que les personnes présentes attachaient un prix à retrouver dans nos livrables l'ensemble de leurs attentes et aspirations.

De façon générale, à l'issue des réunions, tous ont exprimé l'envie de poursuivre cette implication collective.

Une thématique plus large basée sur le changement transformateur des systèmes et les solutions fondées sur la nature a ensuite été discutée avec certains groupes (Koné, Lifou, Grand Nouméa et bailleurs sociaux), via des ateliers menés avec la participation de chercheurs d'Auckland University of Technology. Ces échanges sont résumés un peu plus loin dans ce document.



Restitution aux Tours de Magenta : le groupe présent était plus important que celui du premier atelier. Les éléments présentés ont ainsi pu être validés, discutés et complétés.

Visites de site

À Lifou, Ouvéa, Maré et Koné, certains sites ont été visités afin d'illustrer des éléments évoqués durant les ateliers.



À Lifou, visite d'une maison en chaux, procédé de construction que les habitants souhaitent réintroduire.



Visite d'un bord de route gagné par la mer et renforcé par des blocs de corail.



À Ouvéa : visite de l'huilerie de coco, dont la bourre pourrait entrer dans la fabrication d'un isolant.

Un habitat perçu différemment selon les genres

[illegible][illegible]

15

Accueillir est une fonction première

Comme on peut le voir sur les schémas ci-dessus, la notion d'accueil est apparue souvent ; les 2 schémas ci-dessous (Maré et Koné) évoquent aussi cette notion.



Groupe de Maré (majorité d'hommes)



Groupe de Koné (majorité d'hommes)

Les autres groupes ne l'ont pas exprimé dès cette première séquence mais elle est apparue ensuite au cours des discussions, par exemple dans les communautés Wallisienne-Futunienne et Indonésienne.

Pour toutes les communautés, la capacité à recevoir apparaît comme une exigence majeure associée à l'habitat en Nouvelle-Calédonie.

L'accueil est à percevoir au travers du prisme des valeurs culturelles de chaque communauté.

Chez les Kanaks et les Wallisiens-Futuniens, on va accueillir les membres de la famille, du clan, de la tribu, sur des périodes qui peuvent être assez longues (du week-end à plusieurs mois) et sur des groupes qui peuvent être assez conséquents (plusieurs dizaines voire centaines de personnes pour des mariages ou événements coutumiers majeurs).

En province Nord, par exemple, le nombre de personnes vivant sous le même toit varie parfois au rythme de la semaine ; les parents, les étudiants partent le dimanche soir vers la ville et reviennent le vendredi suivant.

Dans la Province des Iles, le rythme est plus lent, mais la variation peut être beaucoup plus importante lors des mariages et cérémonies coutumières.

Chez les Indonésiens ou les Calédoniens d'origine Européenne, l'accueil se conçoit autour d'un repas, partagé avec la famille, les amis et les proches. Les invités dorment moins souvent à la maison.

Un habitat pour la famille

Dans toutes les communautés, habitat et famille sont liés. L'habitat doit abriter la famille et permettre l'éducation des enfants. La protection, l'abri et l'éducation sont en effet les 3 fonctions liées à la famille.

On comprend la famille au sens large, surtout chez les Kanaks : les enfants bien entendu, mais aussi les personnes âgées, les frères et sœurs, les cousins, les oncles et tantes.

Même si ces derniers n'habitent pas dans la maison de façon permanente, les accueillir est un devoir et



Mon habitat est un cocon

L'habitat est un lieu où l'on se ressource. Ce terme a été retrouvé surtout chez les personnes qui habitent dans le Grand Nouméa, chez la communauté indonésienne (voir illustration ci-contre) et le groupe « Grand Nouméa » regroupant plusieurs ethnies. Ce sont les femmes qui l'évoquent le plus.



A photograph of a traditional thatched-roof hut, likely a traditional dwelling in a tropical region. The hut features a steeply pitched roof covered in thick, dark brown thatch. The base of the hut is constructed from rough-hewn stones. A wooden door is visible on the left side of the hut. The hut is surrounded by lush tropical vegetation, including several tall palm trees in the background and a large, vibrant green fern in the foreground. The scene is set against a clear blue sky.

Mon habitat est pratique

Toutes les communautés se retrouvent sur cette fonction, mais principalement les hommes. Un habitat doit être utile et répondre à des fonctions primaires : cuisiner, manger, dormir...

On retrouve cette vision de l'habitat dans les ateliers créatifs : les habitats idéaux sont avant tout pratiques, sans "fioriture" ; aucun élément superflu n'a été proposé.

« Des fonctions précises sont exprimées pour chaque pièce et chaque espace, qui doivent parfois être flexibles ». Par exemple, pour absorber les flux et reflux des arrivées familiales, l'idée d'un espace polyvalent est spontanément proposée et préférée à la multiplication des espaces d'accueil et des chambres.

La flexibilité de la cellule familiale appelle une flexibilité de l'habitat, et non son dimensionnement sur la jauge la plus haute.

Cet espace polyvalent peut tour à tour être la chambre des garçons (jamais celle des filles), la salle à manger, le salon, la pièce où l'on regarde la télévision. Lorsque cela est nécessaire, il devient le lieu où l'on pratique la coutume si l'on est en appartement, ou l'endroit où les invités dorment.

Comme indiqué auparavant, cette notion de cellule familiale variable est très prononcée dans le Nord, avec une fréquence hebdomadaire, car beaucoup d'habitants travaillent ou étudient en province Sud et rentrent le week-end.

Évidemment en agglomération, on observe le phénomène inverse, avec une augmentation du nombre de personnes en semaine.

Dans les îles, la variabilité est plus forte, mais la fréquence est moindre. En règle générale, dans les îles, le foncier disponible permet d'absorber cette variabilité.

En milieu urbain à forte densité, il faudra donc être créatif et innovant pour imaginer des solutions simples, abordables et applicables qui répondent à cette attente forte indispensable au maintien des relations familiales et sociales.



Groupe multiculturel du Grand Nouméa
(femmes)



Groupe multiculturel du Grand Nouméa
(Hommes)

Mon habitat me protège

Comme résumé par le schéma ci-dessous, le besoin de vivre en sécurité est une fonction importante de l'habitat qui se décline selon différents domaines.

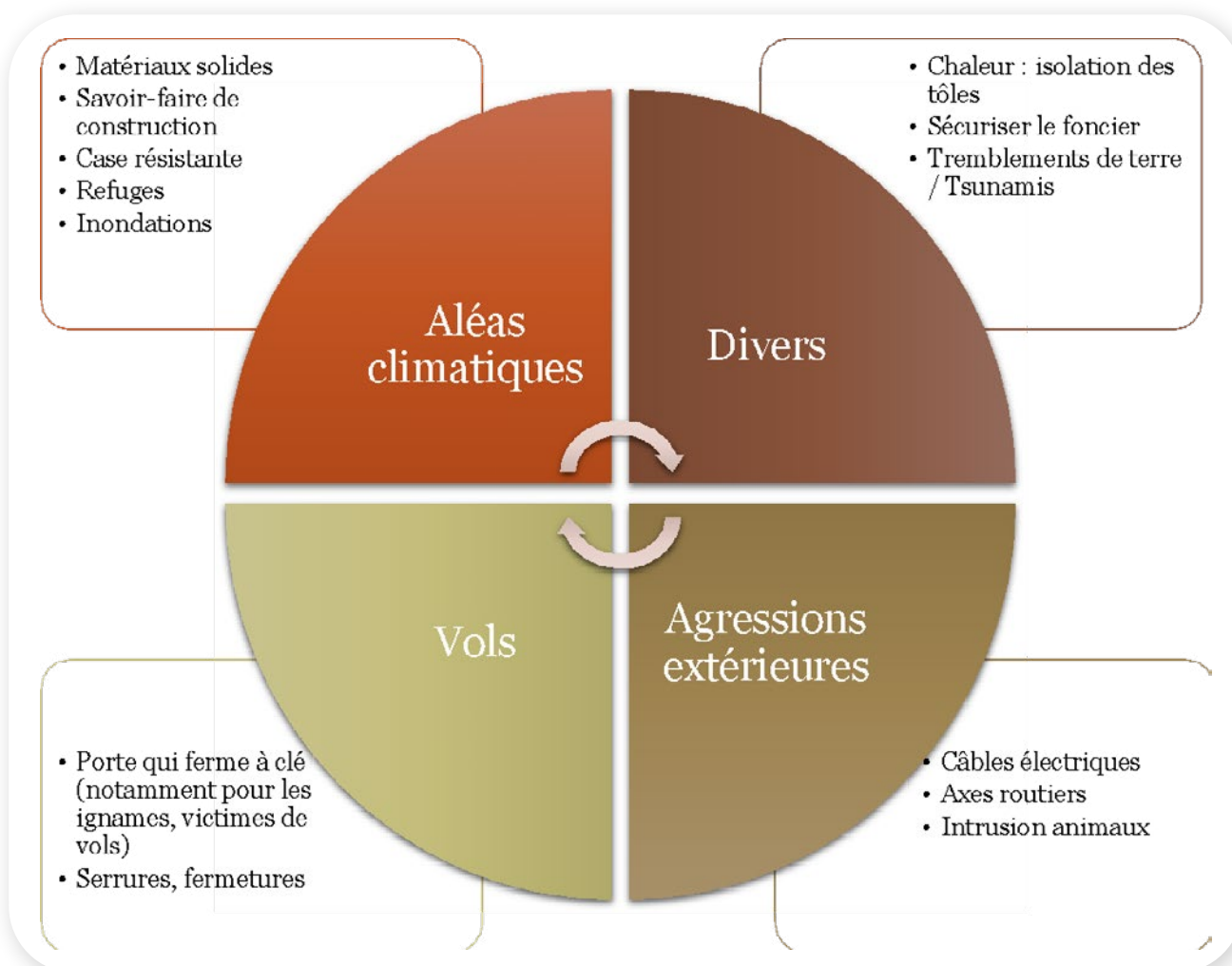
Le besoin majeur de protection concerne les aléas climatiques : l'habitation est un refuge de protection contre les cyclones, vents violents, pluies et inondations.

En second temps, tous les groupes rencontrés évoquent les intrusions, vols et effractions ; pour la communauté Kanak, en particulier les vols dans les stockages d'ignames, de valeur sacrée.

La mise en place de câbles aériens du réseau de distribution électrique traversant des espaces habités a été plusieurs fois soulevée, ainsi que les nuisances sonores dues aux axes routiers, et plus spécifiquement lorsque des ralentisseurs sont implantés à proximité des habitations.

Enfin, les chiens errants qui aboient en période nocturne et parfois pénètrent dans les propriétés sont vécus comme des nuisances et des sources de danger pour les enfants, dont il faut se protéger.

Ce risque d'attaque a également été évoqué par les habitants des tours de Magenta, en milieu dense et urbain.





1984, deux hommes posant les chevrons sur la corbeille à Ponérihouen (Boulay, 1990)

La case traditionnelle

Élément historique et symbolique de l'habitat Kanak, la case a vu son utilisation évoluer et même se différencier selon les lieux. Autrefois habitation principale, la case habitée au quotidien est aujourd'hui bien moins répandue et répond à des besoins différents.

« L'habitat individuel s'est accéléré il y a seulement quelques dizaines d'années avec l'accès au travail salarié. Aussi, il est plus facile de construire vite une maison en dur ou en bois que de construire avec de la paille. » (Extrait d'un témoignage d'Adrien Apikaoua, membre du conseil de la grande chefferie de Vao, île des Pins cité par Lebègue, 2018 : 381). Pour tous les groupes Kanaks rencontrés, c'est un élément à rapprocher des activités coutumières. Elle est le lieu d'accueil, des échanges de la parole au sein du clan et des gestes coutumiers.

Elle n'est toutefois pas indispensable à l'exercice de la coutume. En l'absence de case, le geste coutumier est réalisé sous un arbre, dans un faré ou à l'entrée du domicile, de l'appartement. Dans les îles Loyauté, la case est surtout utilisée comme couchage d'appoint pour les visiteurs et d'habitation temporaire pour les fils et/ou les anciens.

À Maré, on a évoqué aussi la case comme lieu de transmission des histoires, de la culture orale propre au clan.

Souvent, le jeune homme ilien va construire en premier sa case sur le terrain clanique, qui va lui servir de couchage. On y adjoint en même temps une cuisine extérieure et un bloc sanitaire car on ne cuisine plus dans la case. Quand une épouse le rejoint, le projet de construire une maison se concrétise, surtout si des enfants sont envisagés. La maison « en dur » vient alors prendre sa place, proche de la case et de la cuisine extérieure.

À Koné, la case est perçue comme un outil de transmission des savoir-faire mais reste un espace réservé aux hommes. Ce n'est pas uniquement un couchage d'appoint. Par ailleurs, la case est moins courante en province Nord qu'en province des Îles, où des mesures d'incitation ont favorisé leur construction.

Dans le Nord, les participants se sont accordés à dire que la case doit être visible dès l'accès à la parcelle, elle est positionnée en premier dans la progression vers la maison. Le positionnement de la case varie toutefois selon les groupes.

Le faré, plus simple à construire et plus polyvalent, est apparu comme une alternative à la case, y compris dans les activités coutumières. Le faré est, avec la cuisine extérieure, l'ouvrage le plus plébiscité par l'ensemble des communautés.



« Dans la case, on s'assoit, on fait le vide pour retisser les liens. La natte (liens) et le feu sont là pour y contribuer, comme symboles coutumiers forts » nous a-t-on dit à Maré.

Diversité des cases à Lifou et Maré. Une ou deux portes, matériaux différents utilisés (cocotier, paille, corail, bois, parpaings, fibrociment...), tailles variées. La forme carrée se retrouve parfois à Maré, elle est

liée aux caractéristiques des parpaings et plaques de fibrociment qu'on ne peut pas cintrer.

D'un usage très variable selon le lieu et le clan, et de moins en moins liée à l'habitat, il est toutefois évident que la case reste un symbole fort associé au statut des chefferies et grandes chefferie, où elle représente à la fois un signe identitaire qui signale la présence de l'autorité coutumière et le lieu où les échanges se tiennent.

6 QUEL SERAIT MON HABITAT IDÉAL ?

Deux espaces distincts : l'espace privé et la zone pour l'accueil

Une zone d'accueil polyvalente et/ou flexible

La fonction première de l'habitat étant d'accueillir, de recevoir, l'habitat doit être organisé dans ce sens. Selon le type d'habitat, dense ou dispersé, les espaces préférentiels pour l'accueil se situent à l'intérieur ou à l'extérieur.

➤ **À l'extérieur** : le faré pour manger sur une très grande table équipée de bancs, la cuisine extérieure pour préparer de grandes quantités de nourriture (de préférence au feu de bois, le feu étant un élément symbolique important), éventuellement la case pour dormir. Les coutumes seront réalisées dans ces espaces.

La présence d'un faré ou d'une case d'accueil et d'une cuisine extérieure entraînera le souhait de retrouver des fonctions sanitaires en dehors de l'espace privé : douches, WC, sanitaires. Ainsi, les invités ne pénètrent pas dans l'espace privé de la maison où sont installés les sanitaires réservés à la famille.

➤ **Espace intermédiaire** : quand l'espace est plus restreint, la véranda ou le préau (appellation qui diffère selon les lieux) peut recevoir la table à manger et la cuisine extérieure. C'est une pièce essentielle car elle répond aussi au besoin d'espace, d'air libre, d'accès à la nature (donnant sur un jardin ou un espace vert) et elle doit être grande, voire très grande (souvent bien plus grande que toutes les autres pièces intérieures). « Aux îles, on construit souvent le préau en premier, le reste vient ensuite ».

➤ **À l'intérieur** : en appartement, on accueille dans le salon. Cette pièce doit donc être vaste et flexible : elle est salle à manger le jour et devient chambre à coucher à la tombée de la nuit. On y reçoit les visiteurs et on y fait la coutume. Quand il n'y a pas de visiteurs, cette pièce sert à faire les devoirs, regarder la télévision et de couchage pour les garçons.

Si l'appartement ne comprend qu'une salle d'eau et un cabinet de toilettes à partager entre les habitants et les visiteurs, cette situation est mal vécue. Les habitants ne souhaitent pas partager ces espaces intimes avec les personnes qu'ils accueillent.

Une zone privée restreinte mais intime

Les autres espaces en intérieur de la maison peuvent se résumer en quelques pièces, plutôt petites et surtout inaccessibles aux visiteurs :

➤ **Les chambres** : Une pour les parents et le bébé, inaccessible à tous y compris les enfants (surtout chez les Indonésiens), une pour les enfants. À partir de 10 ans, les filles doivent être séparées des garçons. S'il est possible d'avoir une chambre pour les garçons et une pour les filles, la configuration est idéale.

Il n'est en revanche pas nécessaire, si l'espace et le budget sont restreints, d'avoir une chambre par enfant, si un espace calme leur est dédié pour les devoirs. Une chambre pour les grands-parents a souvent été souhaitée, pièce qui peut ainsi devenir éventuellement une pièce d'accueil. Prendre soin des anciens est revendiqué comme une valeur forte dans l'ensemble des communautés.

➤ **Salle d'eau** : Équipée d'une douche et d'un lavabo, accueillant souvent le lave-linge, la salle d'eau est très intime et réservée aux personnes vivant dans la maison. Chez les Wallisiens - Futuniens, les femmes souhaitent avoir leur propre salle d'eau. En maison, les hommes se douchent à l'extérieur quand ils rentrent du travail.

En règle générale, si les visiteurs ne peuvent pas jouir d'un bloc sanitaire extérieur par manque de place, il est souhaité qu'ils disposent d'une salle d'eau à leur usage, sans partager l'espace avec les personnes de la maison.

➤ **Toilettes** : Les toilettes doivent être séparées de la salle d'eau, dans une pièce à part. C'est l'endroit le plus « tabou » de la maison, cette pièce doit être située à l'arrière de la maison, au fond d'un couloir, en tout cas hors de vue de tous. L'accès aux toilettes est revendiqué comme discret, à l'abri des regards.

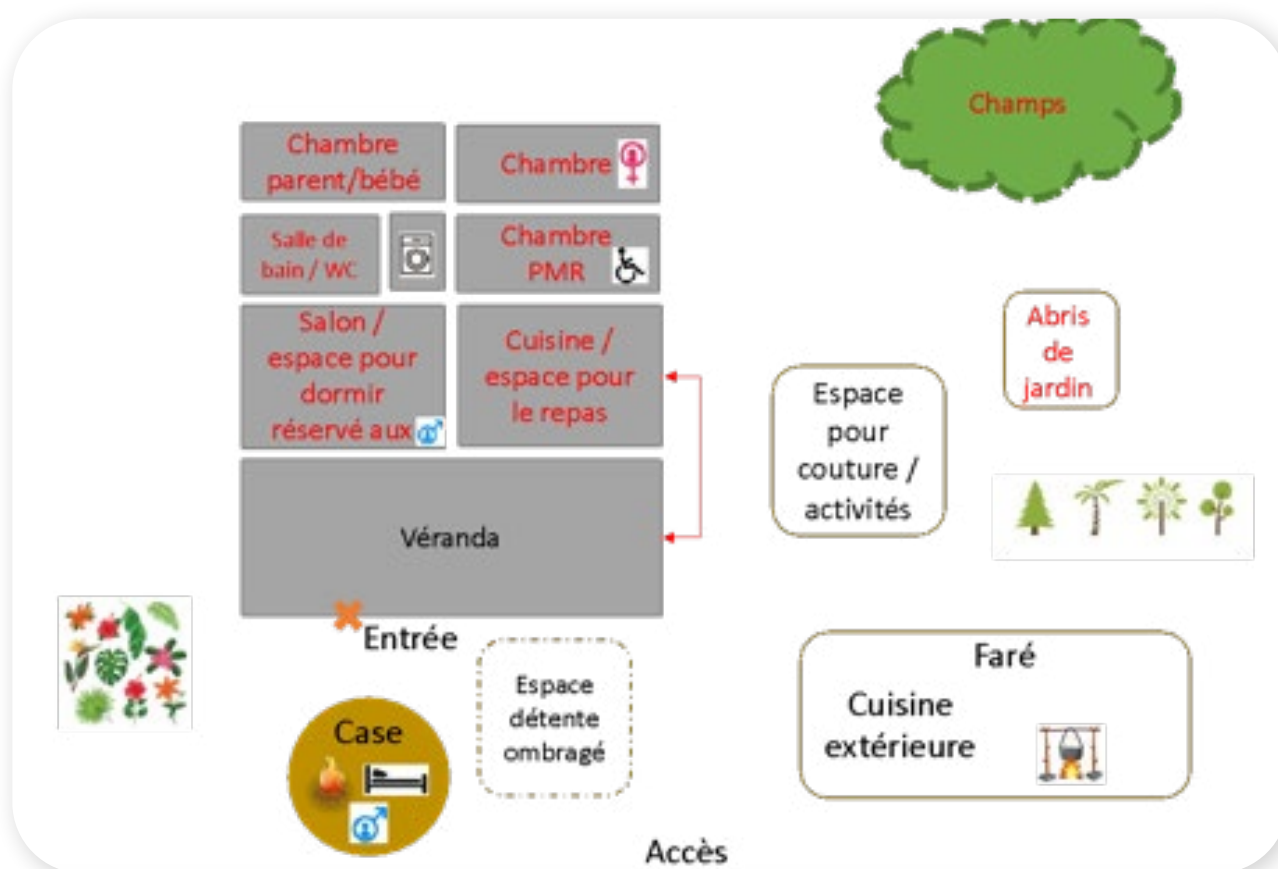


Schéma fonctionnel issu de l'un des ateliers à Ouvéa. En rouge, les zones privées intimes et inaccessibles, en noir, les zones d'accueil.

Il est souhaité que les visiteurs disposent d'un cabinet de toilettes qui leur est propre.

➤ **Le salon :** Quand le foyer dispose d'un faré, d'une case, d'une grande véranda, de suffisamment d'espaces pour accueillir, le salon devient privé car il peut aussi servir de chambre pour les garçons, salle télé pour la famille, toujours dans cette optique de flexibilité et de polyvalence de cette pièce.

Il existe, bien entendu, des situations où les espaces manquent, où les visiteurs empiètent sur la zone privée. Cette situation de « promiscuité forcée », notamment quand elle perdure dans le temps et/ou concerne de nombreuses personnes, peut créer de véritables problèmes : gênes, impossibilité de faire ses devoirs, perte d'identité, conflits, violences intra-familiales, dégradation des logements, échappement des jeunes dans la rue, etc.

Ces tensions deviennent antagonistes avec le plaisir et le devoir de recevoir, et peuvent créer des dimensions émotionnelles exacerbées.

C'est pourquoi il est essentiel de différencier les espaces privés et les espaces partagés dans l'organisation fonctionnelle de l'habitat.

En espace très urbain, il est proposé et accepté que les espaces dédiés à recevoir soient mutualisés entre plusieurs appartements pour limiter l'impact en termes de surface et de coût. Par exemple, une solution a été proposée dans l'atelier aux Tours de Magenta, face au manque d'espace d'accueil des appartements : imaginer une zone commune de couchage à partager (et à réserver à l'avance) entre les familles selon les besoins, séparée des appartements. Cette zone serait gérée par un ensemble d'habitants, selon des conditions indiquées dans leur bail.

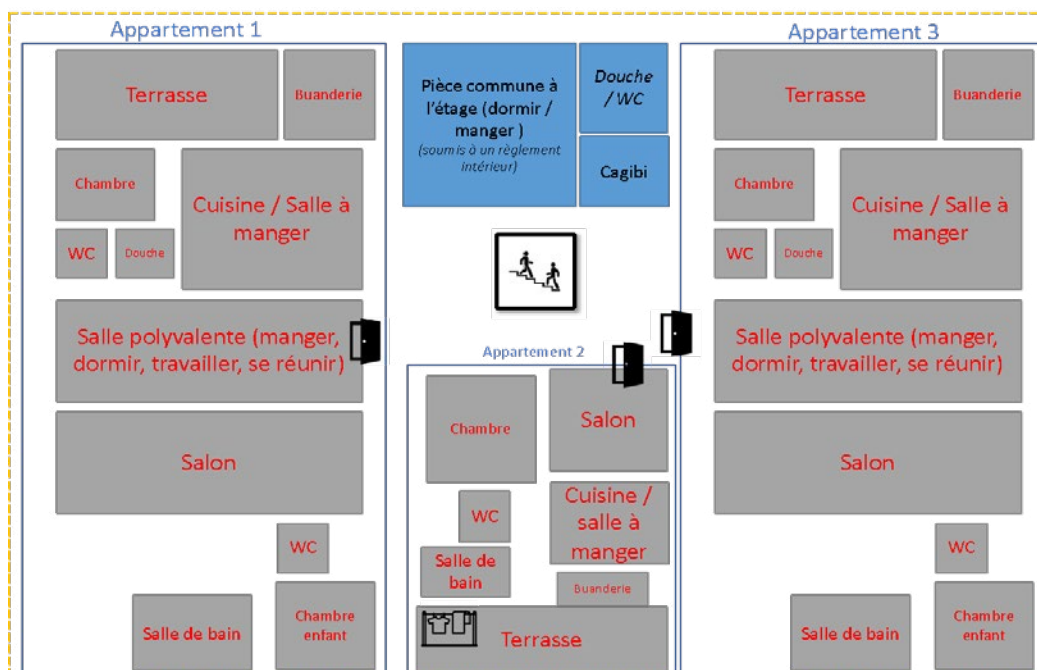


Schéma fonctionnel issu d'un atelier des Tours de Magenta. Zone commune (en bleu) à réserver pour le couchage d'appoint des visiteurs des appartements de l'étage ou des étages proches. A noter le besoin de flexibilité des espaces, ainsi une salle polyvalente est proposée dans chaque appartement.



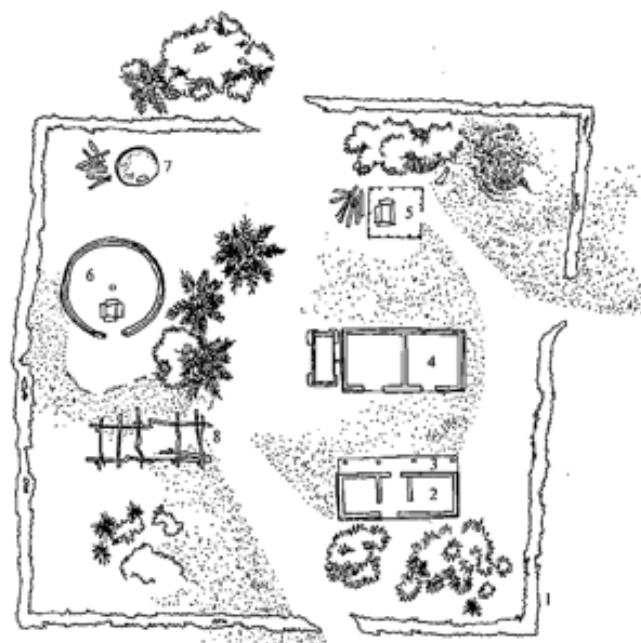
Schéma fonctionnel issu de l'atelier Grand Nouméa. En rouge, les zones privées intimes et inaccessibles, en noir, les zones d'accueil. On retrouve en patio une cuisine extérieure, un faré, une douche. Une piscine a été ajoutée, mais elle peut aussi servir de vivier à poissons. Un jardin-potager-champs est proposé, même en milieu urbain.

Un habitat réparti par fonction quand l'espace le permet

L'habitat adapté aux modes de vie des Calédoniens n'est pas constitué d'un seul tenant. Cette caractéristique ancestrale a été identifiée dans les travaux de recherche du laboratoire TROCA :

Les habitants des îles loyauté notamment, qui disposent d'espace foncier important, disséminent des « structures » éclatées dans l'espace, afin de différencier les fonctions et les usages. Pour les participants aux ateliers, les espaces extérieurs de leur habitat sont bien plus importants que la distribution intérieure. On va y prêter plus d'attention, on va y passer plus de temps, ce sont leurs zones de vie préférentielles : *“je ne rentre dans la maison que pour dormir”*.

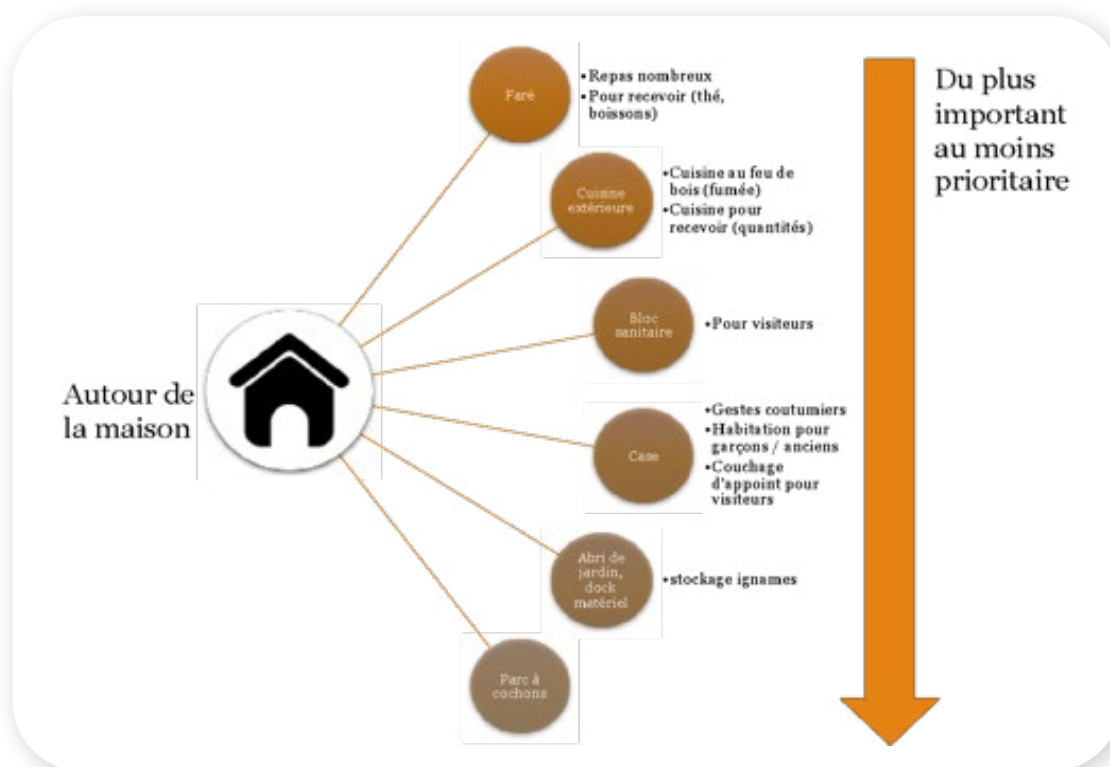
Dans les espaces urbains voire très urbains, les habitants expriment le besoin de disposer d'un balcon, et surtout d'espaces extérieurs partagés afin de leur permettre de répondre à ces attentes.



Enclos familial, Maré, 1990.

1. Muret de blocs de corail (1 m 20).
2. Maison en amont pour dormir.
3. Véranda pour déjeuner.
4. Autre maison en tôles pour dormir.
5. Cuisine (abri).
6. Case ronde traditionnelle pour dormir.
7. Emplacement du four (cuisson à l'étouffé).
8. Abri provisoire pour les fêtes.

Source : Roger Boulay, « La Maison kanak » (1990)



Plaidoyer pour le faré

Le faré a fait l'unanimité parmi tous les groupes. C'est la structure extérieure « non culturellement marquée » qui permet à tous d'accueillir, de se retrouver, de faire la coutume, de manger ensemble, de boire le thé avec les amies, de vaquer à ses occupations quotidiennes (couture, tressage pour les femmes par exemple). Il permet d'être protégé tout en étant dans le jardin, et à l'air libre. Facile et rapide à construire, économique, le faré peut aussi devenir un support de transmission de savoir-faire constructif et un outil de cohésion sociale. Il peut aussi être le siège d'expérimentation de matériaux biosourcés.

Un participant a très bien résumé la situation : « En Nouvelle-Calédonie, on vit dehors, l'habitat doit s'adapter à ce mode de vie ».

Il existe une grande diversité de Farés en Nouvelle-Calédonie :



7 QUELS SIGNES IDENTITAIRES POUR MON HABITAT ?

Des signes identitaires sociétaux et invisibles

La notion d'accueil

L'accueil est exprimé comme la fonction première de l'habitat. Cette notion, immatérielle et invisible peut être considérée comme le marqueur identitaire commun à toutes les communautés rencontrées. L'accueil est une raison de vivre pour de nombreuses personnes rencontrées. Une participante nous a déclaré : « J'existe car je vis dans le regard des autres, je suis en relation avec les autres et j'accueille les gens de mon clan et au-delà. Sans les autres, je ne suis personne, je n'habite pas où je vis. ».

Il s'agit ici du lien fort qui unit les clans, les familles, les amis selon le cas et qui se traduit dans le mode d'habiter.

Le lien à la terre

Le lien à la terre, comme le fait d'être lié à l'espace au sol sur lequel on habite de façon presque mystique, est un signe identitaire que nous avons retrouvé dans toutes les communautés, exprimé d'une manière ou d'une autre.

À Maré, comme dans d'autres terres Kanak, on porte le nom de son lieu de vie, c'est un repère intangible. Le lieu est une ancre culturelle, sociale et sociétale, il est habité par les ancêtres.

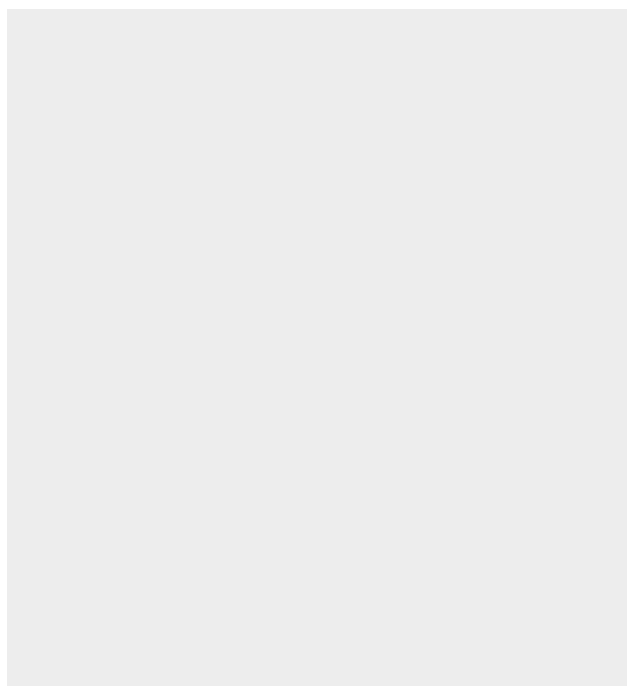
Chez les Kanaks, les ancêtres (les esprits) continuent d'être présents par les lieux qu'ils ont foulés. C'est une continuité. Le visible coexiste avec l'invisible tout en communiant avec la nature et ses éléments (les pierres, les arbres ou tout autre élément naturel) qui sont parfois tabous, parfois totem. Ils constituent une filiation liée à l'espace.



Faré d'accueil à Lifou. Construit pour les mariages des fils, frères et cousins du clan, il va aussi servir à toutes les autres cérémonies coutumières au fil des années. Entre ces événements, on y tresse, discute, tisse les liens de cohésion, à l'image des nattes qui l'habillent.

L'habitat urbain en appartement coupe ce lien à la terre et cette filiation et prive les habitants de ce repère, voire d'un marqueur identitaire majeur : ils ne se sentent ainsi pas chez eux, pire, ils ne se sentent pas eux-mêmes dans un appartement et un mal-être évident en ressort. De même, les conflits et les violences intra-familiales peuvent aussi être exacerbés par cette rupture avec la terre d'appartenance. Dans le monde Kanak, la jeune mariée va partir s'installer chez son mari ; en l'épousant, elle épouse aussi son lieu qui devient le sien et qu'elle transmettra à ses enfants.

Ce lien à la terre a été exprimé un peu différemment dans les communautés européennes, il se traduit par un besoin de jardin, de véranda-jardin, de potager, même vertical. La terre est identitaire, mais aussi nourricière et médicinale. C'est également un espace de détente et de jeu, d'activité collective. À défaut de terrain disponible, on peut retrouver le lien à la terre par des jardins-toitures, des jardins verticaux, murs végétaux, jardins partagés en bas d'immeubles, jardins-vérandas.



Jardin vertical.

Accéder à un espace vert est un besoin vital pour tous les participants. « Il faut au minimum un bout de jardin, pour manger, même si c'est sur un balcon ». (Tous les groupes).

Le végétal

C'est le signe identitaire fort, qui exprime les liens entre l'homme et la terre, mais également l'homme à sa famille, son clan. Le végétal a été présenté comme essentiel par tous les groupes. Qu'il s'agisse du végétal nourricier, médicinal ou symbolique, l'habitat adapté aux modes de vie locaux ne peut pas être dissocié du végétal.

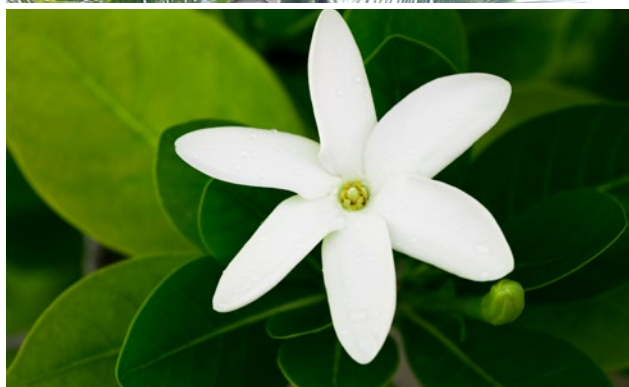
Le jardin doit pouvoir, pour toutes les communautés, nourrir les habitants, c'est sa fonction première. D'autant plus quand on reçoit en nombre, les budgets alimentation n'étant pas extensibles. Il permet aussi d'offrir, de partager, voire de cultiver ensemble, on se prête les outils. Le jardin participe au lien social.

Si on dispose d'un balcon, on y plantera des herbes aromatiques, une véranda pourra accueillir un mini-potager, un petit jardin des arbres fruitiers (papayers-bananiers), un plus grand des plantations vivrières (taro, manioc, citrouille, canne à sucre) et un grand terrain disposera d'un champ d'ignames, de taros, de patates douces, de bananes, etc...

« On résoudrait une grande partie de notre dépendance alimentaire à l'import en fournissant à tous les ménages de quoi cultiver son jardin nourricier » nous a dit le président de l'Amicale Indonésienne. Le végétal et le lien à la terre vont bien au-delà de la simple fonction nourricière du jardin.

À Koné dans le Nord, le végétal identitaire est le couple cocotier-pin colonnaire ; aux Îles Loyauté, il s'agit des haies et bordures fleuries ; dans la communauté Wallisienne on évoque l'arbre à pain et les plantes odorantes (pour les colliers) ; pour la communauté Indonésienne, on parlera du jacquier et des herbes typiques de la cuisine.

Ces deux dernières communautés résument très bien le triangle liant terre-homme-habitat. À la naissance d'un enfant, les Wallisiens - Futuniens enterrent dans le jardin familial une partie du cordon ombilical du nourrisson sous un arbre à pain alors que les Indonésiens enterrent le placenta sous le jacquier. L'arbre est alors intrinsèquement lié à l'enfant, lui-même lié au lieu d'habitat.



Photos cocotier, pin colonnaire, jacquier, tiaré, arbre à pain.

En province Nord, on plante l'arbre qui fait le lien avec les esprits des ancêtres.

« La case c'est avant tout du végétal (paille, peau de niaouli) lié, attaché, qui symbolise ces liens tissés entre l'homme et la nature. » dit-on à Koné.

On l'a vu, les signes identitaires de l'habitat adapté aux modes de vie des Calédoniens n'apparaissent pas au premier coup d'œil. Les chambranles et flèches faitières, propres à la culture Kanak, ont peu à peu disparu du paysage tribal ; on ne va les retrouver que sur la Grande Case de la Grande Chefferie, pour orner un lieu qui est symbolique mais qui n'a plus de fonction d'habitation. La disparition de l'attachement des populations à ces signes, ont été plusieurs fois expliquées par la force de la religion chrétienne, qui a remplacé ces signes par d'autres signes. Nous n'avons pas noté de souhait de retour en arrière, certainement aussi pour des raisons de coût : « pour avoir une sculpture, il faut payer » nous a-t-on dit à Ouvéa.

Chez les Wallisiens - Futuniens et Indonésiens, les sculptures et éléments graphiques (asiatiques - polynésiens) propres à chaque culture vont se retrouver en intérieur, ils ne seront pas visibles de l'extérieur.

Quant aux Calédoniens d'origine européenne, le signe identitaire de l'habitat n'est pas revendiqué clairement, mais il pourrait être formulé à travers son environnement : jardins, végétation, espaces naturels, vue dégagée. Un habitat pour ainsi dire caché dans la nature, abrité des regards. Il n'a pas été proposé d'autres signes.



Bordures fleuries à Lifou constituées souvent de cordyline (symbole de protection).

8 HABITAT ET COHÉSION SOCIALE

Un outil de lien et de transmission

« Bien chez soi, bien à l'école ». Cette phrase provient d'un participant impliqué dans la protection de l'enfance qui a participé à l'atelier des habitants du Grand Nouméa. Des enfants qui ne trouvent pas leur place dans un habitat ne pourront pas faire leurs devoirs dans de bonnes conditions, iront trainer dans la rue, feront des mauvaises rencontres, décrocheront à l'école.

La « surpopulation » ou la promiscuité dans certains logements, est liée au besoin d'accueillir la famille. Lorsque les espaces ne sont pas conçus pour cela, l'accueil est facteur de mal-être, de conflits intra-familiaux, pouvant déboucher sur des violences, de la maltraitance, dont les femmes et les jeunes sont les premières victimes.

Un habitat adapté doit avant tout fournir un espace protecteur à ces derniers, ils doivent s'y sentir bien protégés et ne pas éprouver le besoin de le fuir car ils n'y ont pas leur place. Presque tous les participants ont évoqué la nécessité de calme, le bien-être est recherché dans son habitat. Le bruit et les conflits n'ont pas leur place dans le foyer. La maison est considérée comme un havre de paix, même si la réalité est parfois toute autre. L'habitat a des impacts immédiats sur la santé mentale de ses occupants, en bien ou en mal.

Conflits, alcool et téléphone, les symptômes d'un habitat malade

Les participants aux ateliers ont tous décrit les logements sociaux actuels comme souvent inadaptés à leurs occupants car ne répondant pas aux critères édictés plus haut. D'habitats sociaux, ils sont devenus des habitats « asociaux » car empêchant la cohésion sociale et le lien familial. L'habitat inadapté est ainsi vu comme un être malade, présentant plusieurs symptômes ; ils nous ont été décrits :

- Les conflits, liés au fait que les femmes ne disposent pas de leur espace propre, les enfants de lieu calme pour travailler et tous les habitants d'un espace intime au minimum pour dormir, se laver, aller aux

toilettes. C'est la promiscuité due à l'insuffisance d'espace qui mène aux conflits, aux violences, aux maltraitements.

- L'alcool dans les espaces extérieurs, évoqué surtout à Nouméa, perturbe la quiétude des habitants, engendre des conflits, des dégradations, de l'insécurité. L'alcool peut aussi être une conséquence d'un mal-être et d'une oisiveté des jeunes ne se sentant pas bien chez eux.
- Le téléphone portable (Smartphone), qui coupe les jeunes générations du reste de leurs familles, empêche la transmission, le lien intergénérationnel. « Avant, on allait dans la case le soir pour raconter des histoires aux enfants. Maintenant, quand ils viennent nous rendre visite, ils se planquent dans un coin, les yeux rivés à leur écran. Comment peut-on leur transmettre notre héritage culturel ? » se désolent les anciens de Maré, désarroi partagé par la communauté Wallisienne et Futunienne.

Ces problèmes peuvent être réduits en proposant des espaces flexibles et en favorisant le lien social au sein de l'habitat.

Un outil de transmission

À Lifou, il nous a été exprimé le besoin de pouvoir réaliser son habitat, au moins partiellement, en auto construction afin de transmettre de génération en génération ce savoir-faire lié aux coutumes et la culture de la communauté.



Les habitants de Lifou ont été impliqués dans la conception et la construction de leur habitat. Ils ont pu ainsi transmettre leur savoir-faire et leur culture à leur descendance.

D'abord, historiquement, il y a eu la case : on la construit tous ensemble, les plus expérimentés montrent aux novices, c'est un travail communautaire qui implique toutes les générations. Ensuite, les habitats ont migré vers des maisons en « chaux » (blocs de corail recouverts de calcaire chauffé).

De la même manière, leur fabrication était accessible à tous et on pouvait continuer à transmettre ce savoir-faire. « De nos jours, les maisons sont trop complexes et constituent le domaine réservé des artisans, qu'il faut rémunérer. On ne peut plus transmettre ce savoir-faire aussi facilement. » se désolé-t-on à Lifou.

Un outil qui renforce le lien familial

Cette transmission de savoir-faire constructif n'est pas seulement à envisager sous son angle pratique ou même culturel dans la communauté Kanak. Ces moments passés ensemble à fabriquer quelque chose sont indispensables pour que les liens entre les générations se renforcent ; il s'agit d'exercices de cohésion

sociale essentiels à l'équilibre du groupe. On va lier les éléments de la case comme on lie chaque membre du clan aux autres. Chaque membre du groupe (du clan) apprend sa place, son rôle, son histoire et son héritage immatériel durant ces moments de construction communautaire et apprend à se relier aux autres. Remplacer ces moments forts par la prestation d'un artisan revient à supprimer les occasions de travailler à l'équilibre du groupe et à la place de chacun.

C'est pourquoi il nous a été demandé de réfléchir à des modes constructifs et des matériaux qui pourraient rétablir cette tradition de travail d'auto-construction communautaire transmissible, sans pour autant rogner sur les exigences en matière de qualité de construction, d'hygiène et de confort.

Peut-être qu'une solution mixte, avec les pièces essentielles (chambres, cuisine, sanitaires) confiées aux professionnels qualifiés et couvertes par une assurance et des pièces périphériques (accueil, repas, détente, coutume, abris, farés) en auto-construction serait une solution à imaginer.



Construction communautaire et familiale d'une case à Ouvéa.

Une partie de la maison est résistante, protectrice, l'autre est aisée à reconstruire, avec des matériaux locaux disponibles et des savoir-faire qui se transmettent de génération en génération.

On le voit, l'habitat est bien plus qu'un toit, c'est un outil de lien social, de cohésion et de bien-être. L'habitat est complètement dépendant du lien social, de la relation avec les autres. « Construire la case, ça unit ».



Attaches, liens, tissage, enroulages, les processus de construction de la case symbolisent les processus de construction de la cohésion sociale du clan, des liens humains. Ci-dessous, détails d'attaches de cases à Lifou et Ouvéa.

9 DES MATÉRIAUX BIO ET GÉO SOURCÉS ?

Un accueil mitigé et une perception dégradée

Perception globale des matériaux biosourcés

Le critère premier d'un habitat est la solidité, la résistance aux cyclones, le second critère est l'accessibilité (financière et matérielle) et le troisième la facilité d'entretien. Ce qui explique que globalement, les matériaux plébiscités sont les murs en parpaings, les dalles de ciment, les toits en tôle et dans le meilleur des cas, les sols carrelés. On utilise ce qu'on connaît, ce qui n'est pas trop cher, disponible et facile d'entretien. Les cases sont construites en matériaux biosourcés (paille, palmes de cocotiers et de pandanus) mais ces matériaux ne sont pas envisagés pour d'autres constructions, on ne les imagine pas transposables.

Tous les participants connaissent la meilleure résistance aux cyclones des cases grâce notamment à la forme cylindrique et à la toiture qui descend très bas, limitant la prise au vent.

Cependant, tous nous disent que la construction d'une case demande du temps et que les matériaux ne sont pas toujours disponibles.

De plus, certains éléments, comme la paille, sont de plus en plus difficiles à trouver.

L'utilisation de la case demande une fumigation régulière pour limiter les dégradations par les insectes et l'humidité, une maintenance régulière et le remplacement de certains éléments.



Tous ces facteurs combinés, et notamment le vieillissement rapide des matériaux naturels, amènent les communautés à se tourner vers des matériaux plus “modernes”, plus faciles à mettre en œuvre, et ressentis comme plus durables.

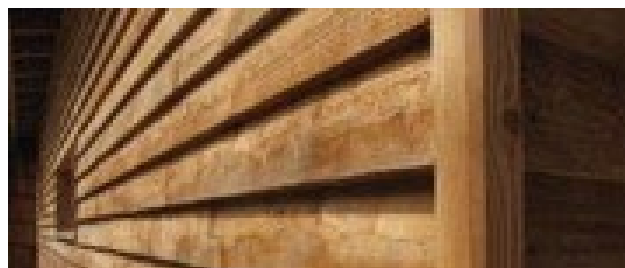
Quand la question est posée aux participants, la perception de ces matériaux est hétérogène mais globalement négative :

- **Les Wallisiens et Futuniens** privilégient le ciment carrelé, le parpaing ou le béton, la tôle. Nous n'avons noté aucune appétence pour les matériaux biosourcés, sauf pour les farés.
- **À Lifou et Maré**, le pandanus a éveillé l'intérêt de certains participants. Le travail de tressage du pandanus constitue un savoir-faire féminin que certains aimeraient voir transmis et développé.
- **À Ouvéa**, le bois de cocotier et la bourre de coco (comme isolant) ont suscité un certain intérêt. L'île étant déjà tournée vers une activité de production de coprah, d'huile et de savon, la bourre de coco pourrait être un coproduit des procédés industriels actuels.
- **Les communautés d'origine européenne** sont partagées sur le sujet. Le matériau biosourcé devra être high-tech et répondre à de nombreuses exigences de confort.
- **Les Indonésiens**, bien que conscients de l'usage très répandu du bambou en Indonésie, ne retrouvent pas dans ce matériau les exigences en matière de sécurité de leur habitat. « Un habitat en bambou est ouvert de partout, on ne peut pas le sécuriser ». Toutefois, ils sont ouverts aux propositions résolvant ce problème. À noter toutefois que pour obtenir un bambou résistant et durable, il convient de mettre en œuvre un processus bien spécifique de trempage et séchage après récolte, savoir-faire peu disponible en Nouvelle-Calédonie.
- **Les habitants du Nord** semblent les plus intéressés par les matériaux biosourcés (bamboueraies nombreuses en province Nord, béton de terre visible dans plusieurs constructions publiques, béton de chanvre, bois de cocotier, pandanus, niaouli...).

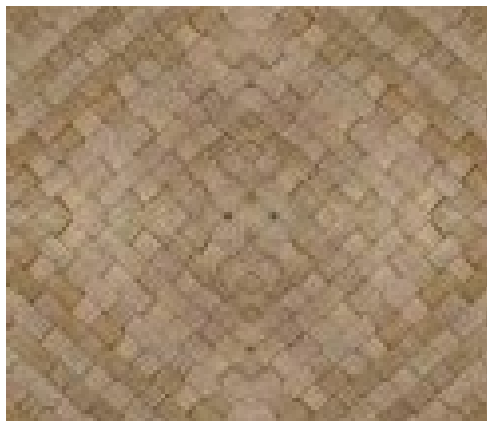
Les usages possibles des matériaux biosourcés

Très peu de participants envisagent de faire construire un habitat constitué de matériaux biosourcés. Ceux-ci sont cités pour les farés (poteaux en bois de cocotier et toitures en tiges de cocotier, pandanus ou paille), les habillages intérieurs (plaquages de pandanus tressés), les séparations intérieures (béton de chanvre ou béton de terre), et les habitats temporaires (en bois ou bambou, pour les mariages par exemple). Pour convaincre, il faudra démontrer la solidité et les qualités de confort de ces matériaux au travers de chantiers pilotes visibles de tous (bâtiments publics par exemple). Ils doivent résister au feu au même titre que le béton car ce point constitue une crainte souvent émise. De même, les matériaux biosourcés devront être aux mêmes tarifs que les matériaux classiques, sinon ils ne seront pas choisis, nous a-t-on prévenus.

Certaines innovations sont intéressantes à étudier : un enduit extérieur a été réalisé en chaux (calcaire chauffé) à Lifou, permettant de remplacer le sable qui devient trop rare pour être utilisé.



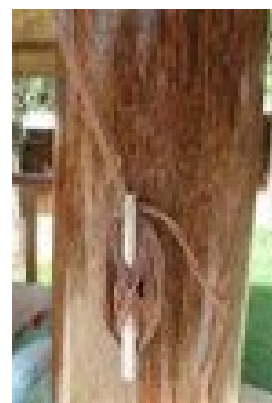
Charpente en bambou, bardage en bois pinus.



Parquet ou deck en bois de cocotier, plafond en pandanus tressé.



Briques de béton de chanvre, fibre de pandanus, palmes de cocotier tressées.



Isolant à base de bourre de coco, fibre de pandanus tressée, murs en béton de terre, poteau en bois de cocotier.

Des filières à développer de façon durable

Les filières, si elles sont développées, vont nécessiter une approche systémique, une analyse des potentiels et un alignement des besoins et des ressources.

Il conviendra de planter cocotiers, pandanus (et chanvre) afin de ne pas épuiser les ressources naturelles qui devront être préservées.

L'exemple de la paille est significatif : aucune planification de culture n'a été réalisée en lien avec le renouvellement régulier des cases et on se retrouve aujourd'hui à court de ce produit alors que les surfaces cultivables existent.

Pour l'usage du béton, il faut noter que le sable ne peut plus être extrait des littoraux car la ressource est épuisée dans les îles.

La construction en bois a été évoquée. Le bois local (Pinus) est diversement apprécié et utilisé, beaucoup de malfaçons, de vieillissement rapide ont été évoqués. La cueillette en forêt d'essences locales met en danger la ressource et ne peut pas être pérennisée en l'état. Elle est limitée aux ouvrages tels que les cases de la Grande Chefferie par exemple.

En plus de l'aspect technique, il faut aussi prendre en compte l'aspect social : « Un bon matériau c'est un matériau dont on peut enseigner la mise en œuvre à ses enfants » ; son utilisation participe également du lien social à maintenir et à sauvegarder.

Un important travail est donc à réaliser dans ce domaine, à la fois dans le développement de filières, la pérennisation des ressources et l'acceptation des Calédoniens. Un énorme défi créatif se présente à nous. Ce chantier sera unique pour envisager une décarbonation progressive de la construction.



Atelier de travail sur les matériaux. Les participants discutent à partir de photos de matériaux, à classer selon leur appétence.

10 LE CLIMAT CHANGE ?

Une perception très différente selon les communautés

Quand le changement est déjà là...

Les habitants d'Ouvéa constituent la communauté la plus consciente des effets du changement climatique et de la nécessité de s'y adapter, car la montée du niveau de la mer et les vagues d'immersion obligent certaines familles à déménager à l'intérieur des terres. C'est une réalité, bien visible ; certaines routes du littoral sont endommagées par la mer, ce qui mobilise des sommes considérables en réparations.

À Maré, c'est le risque tsunami qui a obligé certaines habitations et écoles à déménager en hauteur, sur le plateau.

Quand le problème n'est pas immédiatement visible...

Les communautés qui ne sont pas confrontées directement à ce problème, n'envisagent pas d'actions pour s'y préparer. Les représentants de la communauté du grand Nouméa ont cité l'autonomie en énergie (photovoltaïque), en eau (récupération d'eau de pluie) et l'autonomie alimentaire (jardins potagers) comme réponses à la performance environnementale des habitats. La performance énergétique commence à être perçue comme un levier. La notion de performance environnementale des ouvrages, qui est à l'agenda de l'équipe du RCNC devra être expliquée avec pédagogie.

Les "solutions fondées sur la nature" et le changement de système.

Les solutions basées sur la nature (NBS) font référence à la gestion durable et à l'utilisation du travail avec la nature pour relever les défis sociétaux, y compris les défis liés au changement climatique et à l'environnement, tout en améliorant la santé des écosystèmes.

L'une des définitions reconnues est la suivante : « Les actions visant à protéger, gérer durablement et restaurer les écosystèmes naturels ou modifiés pour répondre directement aux défis sociétaux de manière efficace et adaptative, tout en garantissant le bien-être humain et en produisant des bénéfices pour la biodiversité... Actions basées sur les écosystèmes afin de répondre aux défis mondiaux tels que la lutte contre le changement climatique, la gestion des risques naturels, la santé humaine, l'accès à l'eau, la sécurité alimentaire, la perte de biodiversité et la gestion des risques de catastrophes... ».

Avec les solutions basées sur la nature, des écosystèmes sains, résilients et diversifiés (qu'ils soient naturels, gérés ou nouvellement créés) peuvent fournir des solutions bénéfiques aux sociétés et à la biodiversité mondiale.

Il est apparu important de partager avec les communautés calédoniennes ces concepts récents qui s'imposent progressivement dans la normalisation internationale. Cela a été réalisé dans le cadre d'un accord avec l'Université de Technologie d'Auckland, à Aotearoa, en Nouvelle-Zélande. Nous avons accueilli, pendant 10 jours, deux enseignants Professeurs Associés, master recherche, spécialisés dans cette nouvelle approche ; Drs Maibritt Pedersen Zari et Amanda Yates. Maibritt Pedersen Zari dirige le projet Nature-based Urban design for Wellbeing and Adaptation in Oceania (NUWAO) (<https://nuwao.org.nz/>). Il s'agit d'un projet Marsden financé par le gouvernement néo-zélandais par l'intermédiaire de la Royal Society of Nouvelle-Zélande, visant à développer des solutions de conception urbaine basées sur la nature, fondées sur les savoirs autochtones qui soutiennent l'adaptation au changement climatique et le bien-être des individus et des communautés dans divers contextes urbains d'Océanie. Pour en savoir plus sur NUWAO, visitez leur site web : www.nuwao.org.nz.

Amanda Yates dirige le programme de bien-être urbain (Building Better Homes, Towns and Cities (BBHTC)), un programme de quatre ans du National Science Challenge financé par le gouvernement néo-zélandais. Le programme étudie comment les villes et les communautés peuvent passer à des systèmes plus résilients et régénérateurs, en particulier dans le contexte de crises écologiques complexes. La recherche se concentre sur une transition primaire vers un bien-être social, culturel et écologique holistique.

Les connaissances autochtones sur le bien-être écologique et social sont au cœur du programme. Une partie de la recherche consiste à co-crée des « boussoles de bien-être urbain » avec les communautés locales pour les aider à rendre leurs communautés plus résilientes et régénératrices. L'accent est mis sur les actions nécessaires au changement et sur les études de cas bâties en tant que catalyseur nécessaire au changement de l'environnement bâti.

Disposant d'un temps limité, nous avons choisi de réaliser des ateliers spécifiques avec des groupes de Koné, Lifou, du Grand Nouméa et des bailleurs sociaux. Il est très vite apparu que le lien filial entre l'homme et la nature (terre-mer) est une évidence pour chacun dans la culture kanak. Cependant, en amont de la rencontre, les groupes sont conscients des dégradations qu'ils observent mais ont du mal à matérialiser comment ils pourraient être acteurs de l'adaptation au changement climatique.

Les incendies qui ravagent la biodiversité, l'ensablement des rivières, la sédimentation des écoulements dans le lagon et ses récifs, la diminution des ressources en eau, notamment en province Nord, sont néanmoins visibles. Or, les causes qui en sont à l'origine sont considérées comme « la responsabilité de chacun » nous dit-on.

L'exploitation minière et l'élevage sont identifiés comme les principales causes de l'empiétement des rivières et de l'introduction d'espèces envahissantes, et, à travers les barrages de sel, d'une perturbation importante des écosystèmes. Selon le groupe de Koné, la maison ne peut pas « guérir l'environnement » car de nombreux matériaux de construction ont inévitablement un impact négatif sur l'environnement.

Villes et systèmes écologiques axés sur le bien-être : passer de la prise de conscience à l'action

Alors, comment les humains peuvent-ils prendre soin de la nature à travers leur habitat et améliorer ensemble le bien-être des écosystèmes et des personnes ? C'est la question posée par ces universitaires basés à Auckland à divers participants à l'atelier.

Les discussions ont démontré un fort engagement des participants dans la volonté d'améliorer la résilience locale et la vitalité sociale, culturelle et écologique. Toutes les communautés traditionnelles ont exprimé un lien profond avec la nature environnante, ainsi qu'un profond respect. Les participants ont exprimé une réelle préoccupation quant au fait que les bâtiments et les quartiers devraient mieux refléter les valeurs culturelles existantes et les relations entre la nature et l'homme.

La première partie des ateliers s'est concentrée sur les récits culturels et la compréhension de la manière dont les gens peuvent bien vivre avec la nature afin de révéler les valeurs culturelles sous-jacentes qui pourraient conduire à des changements dans les pratiques de construction.

La question posée aux participants était « Quelle est la nature de la relation entre les humains et le monde vivant ? ». Il y a eu une convergence significative des réponses, en particulier parmi les peuples Kanak et aussi chez de nombreux Européens nés dans l'archipel :

- La mer, la terre, les forêts, les montagnes, les aquifères sont tous vivants (il n'y a pas de rivières sur Drehu) ; le monde est vivant. Les gens sont conscients que le monde occidental voit la nature très différemment et moins vivante.
- La réciprocité et le respect de la nature sont importants.
- Le rapport Kanak à la nature se déroule à travers les clans et met l'accent sur différents aspects de la nature (forêt, océan, requin, éclair, etc.). L'environnement est important pour tous les Kanak ; il existe une réflexion fondamentale sur le respect à travers les relations familiales avec la nature.
- La Terre est comme une mère et doit être respectée (terre-mère).

Au cours des échanges avec les différents groupes, les participants sont passés d'observations à des propositions d'actions dans le cadre de transition du système « boussole bien-être » :



Atelier Relations avec la nature avec l'équipe de l'Université de Technologie d'Auckland à Koné.

Régénération écologique :

- Réserves forestières, mers.
- Protéger et replanter les mangroves, les forêts.
- Préserver le statut des terres coutumières, censées protéger les espaces naturels.

Transition économique circulaire :

- Utiliser des matériaux biodégradables et géo-sourcés.
- Réutiliser des matériaux déconstruits, en travaillant sur l'économie circulaire de la construction.

Transitions énergétiques zéro carbone :

- Favoriser la performance énergétique des bâtiments : laisser entrer la lumière naturelle, laisser circuler l'air, favoriser la respiration dans et autour de la maison.
- Promouvoir l'utilisation de l'énergie solaire, thermique et photovoltaïque. L'énergie renouvelable apportée par le soleil est une solution évoquée par tous les groupes. Ce moyen de production est totalement accepté, voire plébiscité. La limite

aujourd'hui est le coût élevé de l'investissement, voire la perception d'un coût élevé.

Quartiers et bâtiments régénératifs :

- Concilier densité urbaine et nature en verdissant les villes.
- Développer l'agriculture urbaine, les jardins – terrasses et façades végétalisées, et les espaces de culture partagée.
- Limiter l'artificialisation des sols : réduire les parkings (favoriser le remplacement de la voiture par des modes doux).
- Ne pas creuser de plates-formes s'il est possible de construire sur pieux en respectant la pente naturelle du terrain.
- Récupérer l'eau de pluie et générer de l'énergie locale (panneaux solaires) sur les toits des bâtiments.

Cette réflexion devrait être élargie, éventuellement avec les mêmes participants qui se portent volontaires pour cela.

En effet, cette approche systémique et holistique axée sur le bien-être a été intégrée avec une rapidité surprenante par les participants.

Les échanges ont suscité des émotions fortes, et se terminaient souvent par des chants traditionnels, rendant hommage à la qualité et à la sincérité des paroles échangées.

Au cours de 4 ateliers, il est rapidement apparu que la proximité et la force de la relation avec la nature qu'entretennent les Calédoniens signifiaient qu'il existait une culture partagée de respect et de connexion à l'environnement.

Les participants avaient souvent une compréhension claire des problèmes et suggéraient avec passion des actions pour améliorer ensemble la conception des maisons et des quartiers pour le bien-être social et écologique.

Ils étaient investis dans l'idée que leurs habitats deviennent des lieux qui améliorent les relations entre les autres personnes, les écosystèmes et avec les « entités vivantes » de la mer, du ciel, de la terre, des rivières, etc. Plus de détails sur ces ateliers animés par AUT peuvent être trouvés sur ce lien (<https://nuwao.org.nz/publications/reports/#Newcaledonia>).

Tous les participants ont manifesté l'envie de poursuivre les échanges.

L'équipe d'universitaires envisage de poursuivre le travail entamé ici avec la publication d'un article scientifique, un retour possible pour approfondir certains points et l'intégration de ces acquis collectifs captés dans les « boussoles du bien-être » idéalement dans un cas test d'habitat pilote basé sur des critères sociaux, culturels et de bien-être écologique.

Atelier Relations avec la nature avec l'équipe de l'Université de Technologie d'Auckland à Koné.

11

LE RÉFÉRENTIEL EXPRIMERA DES MARQUEURS

Un document qui posera les bases d'un habitat adapté

Le "référentiel pour un habitat adapté aux modes de vie en Nouvelle-Calédonie" sera rédigé à partir des échanges réalisés avec un échantillon qui représente une partie de la diversité des communautés de la Nouvelle-Calédonie. Ce document posera les bases d'un habitat adapté aux modes de vie et aux cultures du pays. De ces échanges, il ressort des convergences et une très grande similitude entre les attentes formulées par les différentes communautés.

Des rosaces synthétiques

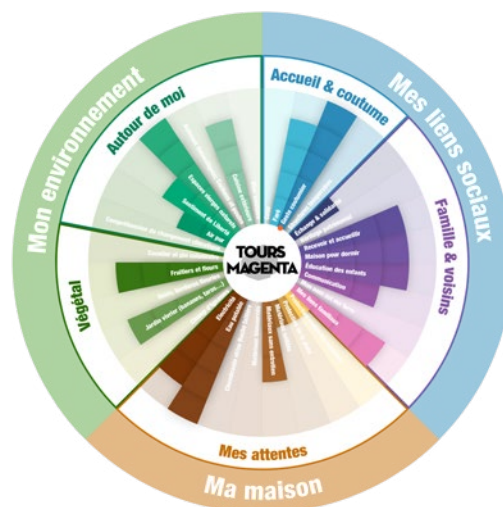
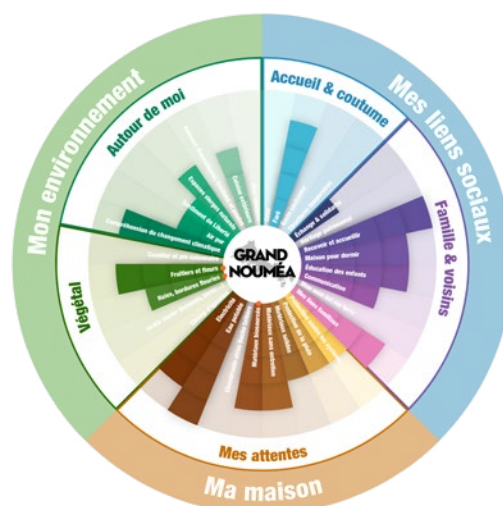
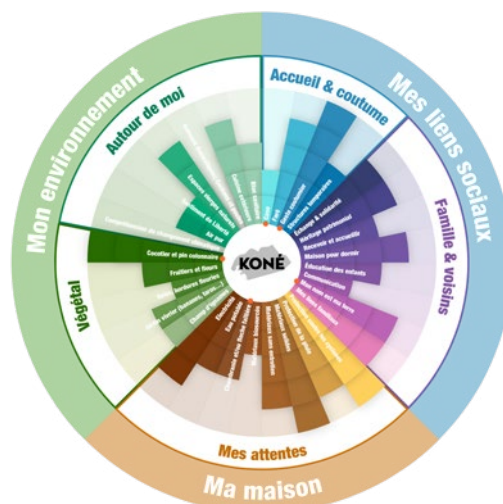
Afin de synthétiser les points clés identifiés durant les ateliers, des rosaces synthétiques ont été réalisées. Représentant chacun des « concepts » évoqués par les participants, ces rosaces marquent une pondération de ces concepts selon les ateliers.

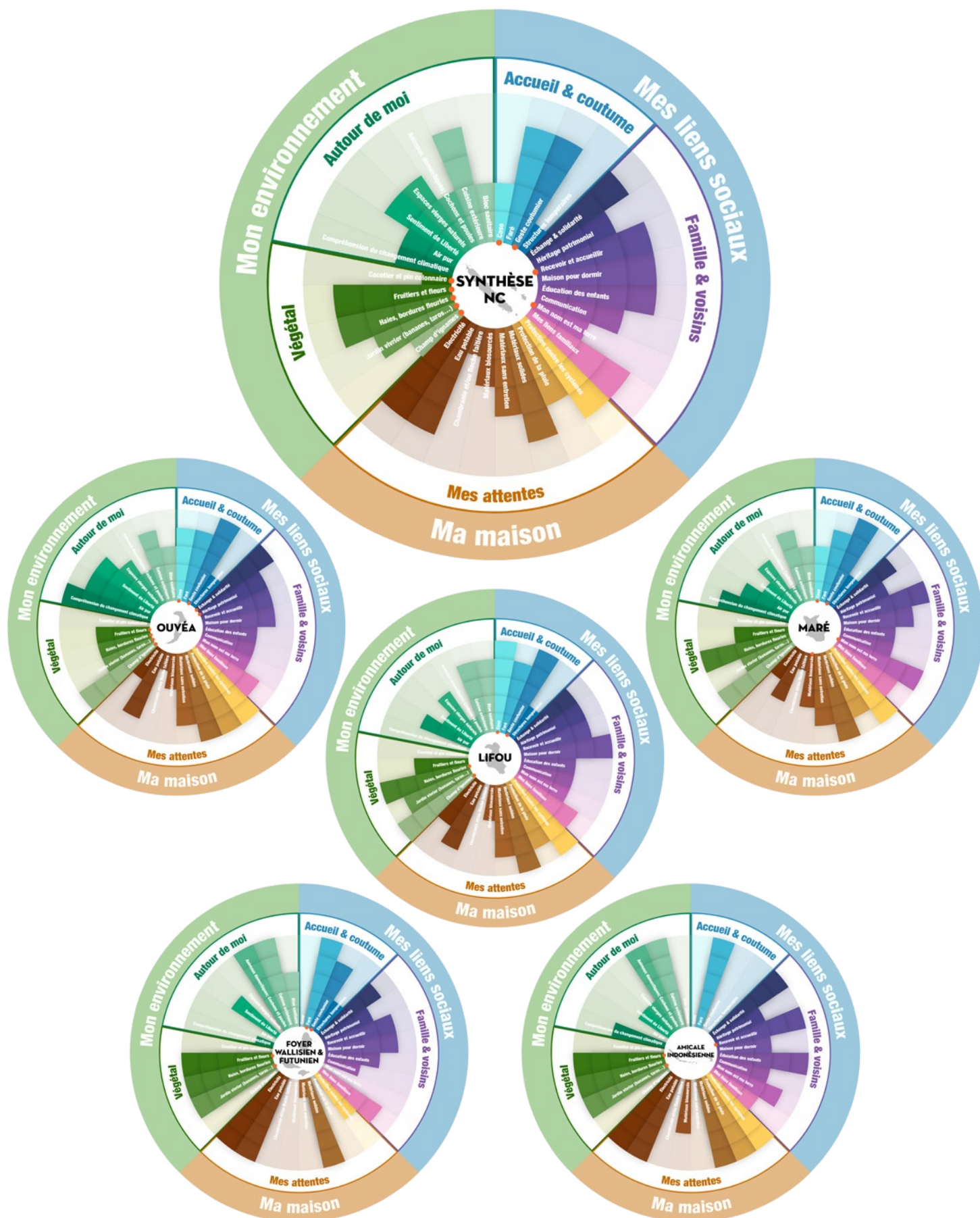
Les concepts sont classés en 3 groupes :

- L'environnement de l'habitat qui comprend tous les espaces extérieurs, naturels ou pas. (En vert).
- Les liens sociaux sous-tendus par l'habitat : les liens coutumiers, familiaux, de voisinage. (En bleu).
- Les attentes pratiques propres à l'habitat : l'eau, l'électricité, les matériaux. (En brun).

Chaque atelier, en fonction des priorités et de l'importance donnée par les participants à chaque concept, a généré une rosace qui lui est propre.

On remarque toutefois que la fonction sociale de l'habitat est la plus importante pour tous les participants. Les concepts qui représentaient une valeur identitaire ont été identifiés avec un point rouge.







Favoriser le lien social

On l'a vu, l'habitat est bien plus un facteur de lien social qu'un ouvrage. Recevoir, partager, transmettre, apprendre, jouer ; tous ces facteurs de cohésion doivent guider la conception des espaces. Il est donc essentiel, avant tout projet d'habitat adapté, de se poser les questions suivantes :

- *Quels sont les liens sociaux des gens qui y vivent et de ceux qui y passent ?*
- *L'habitat peut-il créer ou favoriser le lien social ? Comment ?*
- *L'habitat peut-il encourager le lien social avec le voisinage et renforcer la solidarité ? De quelles façons ?*
- *Les liens familiaux s'intègrent-ils et s'épanouissent-ils au sein des espaces disponibles ?*

Il a été proposé au cours des ateliers avec les bailleurs sociaux, de modifier la façon actuelle de travailler sur l'habitat social, selon les axes suivants :

- Changer l'approche systémique. Aujourd'hui ce sont les coûts qui dirigent les décisions alors que le critère premier devrait être l'impact sur le bien-être des habitants, en intégrant la notion de coût social dans le coût global, dans une vision sur le long terme.
- Transférer aux habitants la gestion des espaces communs, les prises de décisions locales, afin de les responsabiliser, de favoriser la justice et l'équité et introduire ce lien social. Certains ont évoqué l'idée d'introduire des clauses de gestion des espaces communs dans les baux locatifs.

Permettre l'accueil

Un habitat adapté doit permettre l'accueil de la famille, du clan, des voisins, dans des bonnes conditions :

- Espaces semi-ouverts pour cuisiner et manger ensemble : balcons, vérandas, farés, patios, cuisines extérieures. Tous les groupes demandent une cuisine extérieure (ou coin barbecue), un faré, partagé en milieu urbain, quand cela est possible.

- Toilettes et salle de bains réservées aux visiteurs. Quand c'est possible, sous la forme de blocs sanitaires extérieurs, sinon en intérieur mais ni dans la zone intime privée, ni donnant sur le salon (lieux tabous).
- Espaces flexibles pour accueillir des lits ou matelas de couchage d'appoint. Soit dans le salon, soit dans une chambre dédiée, soit dans une zone extérieure à l'appartement, d'usage collectif.

« Plus qu'une case, c'est d'un espace qui permette la transmission, l'échange, le partage dont on a besoin » a-t-on-entendu à Lifou.

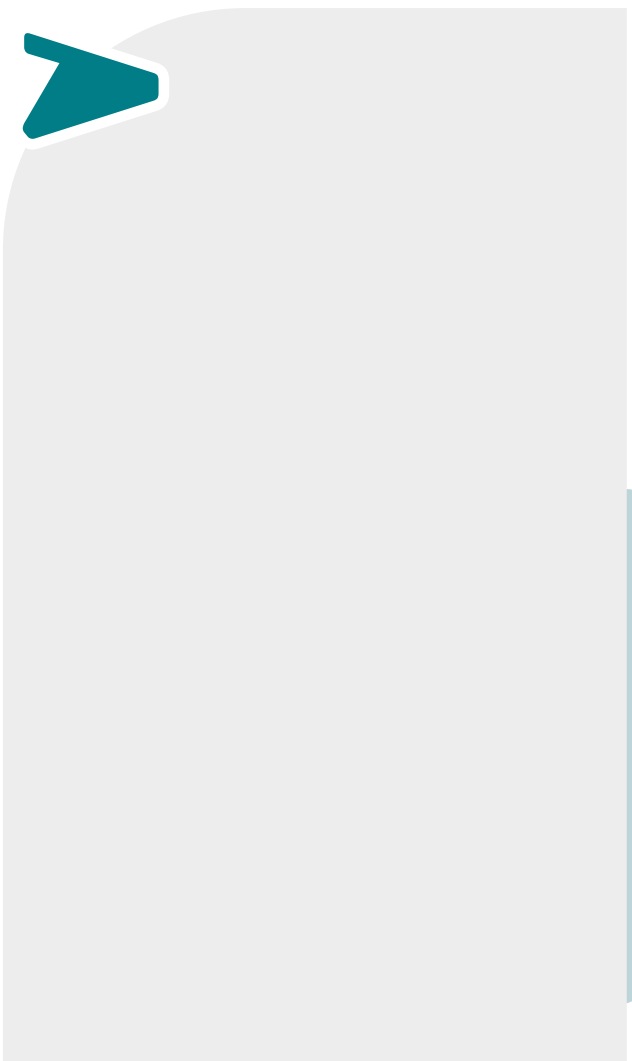


Photo réunion bailleurs sociaux.

Intégrer l'environnement naturel

Tout projet de construction s'inscrit dans un cadre existant. On ne peut pas implanter un habitat sans tenir compte de son environnement, urbain ou naturel.

Comment l'habitat peut-il favoriser la relation à l'environnement ?

Les questions environnementales sont à prendre en compte, l'habitat doit s'intégrer harmonieusement dans son environnement naturel.

Les déboisements pour construire sont à éviter, l'habitat pouvant, devant s'adapter au couvert forestier.

La protection des eaux douces est essentielle.

En terre coutumière, l'habitat doit respecter les nappes phréatiques en introduisant des stations et bassins d'épuration, même si cela ne relève pas d'une obligation.

Les terrassements doivent être limités, les pieux et vis de fondation devant leur être préférés afin d'éviter érosion et destruction des sols.



Lien à la terre et végétal

Un habitat adapté doit proposer au minimum un bout de jardin pour cultiver, consommer sa propre production, mais aussi transmettre des valeurs culturelles, exister, restaurer le lien à la terre. Les Calédoniens ont besoin de verdure, d'espaces verts.

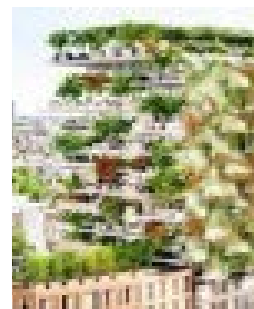
Des solutions existent, même en zone urbaine dense :

- Potagers et jardins en toitures d'immeubles. Espaces sécurisés et équipés (eau, terre, matériel), réservés aux habitants de l'immeuble.



- Potagers et jardins de parkings d'immeubles : les parkings de résidences sont parfois trop nombreux et souvent bordés de végétaux non comestibles.

- Jardins verticaux : Lianes grimpant le long des immeubles et dont les fruits peuvent être cueillis par les occupants. De nombreuses lianes sont nourricières : pommes-lianes, chouchoutes, haricots grimpants (nombreuses variétés), etc...



- Murs végétaux comestibles : plantes aromatiques, médicinales en vertical.



- Jardins communautaires, si possible proches des immeubles d'habitation (on doit pouvoir y aller à pied chargé avec du matériel, des plantes, ou des récoltes).

- Les espaces urbains, grands espaces inutilisés (ou plantés de palmiers non comestibles) et zones en friche des villes peuvent aussi être transformés en jardins nourriciers en y plantant des arbres fruitiers peu demandeurs d'entretien (bananiers, papayers, citronniers, corossols, etc.). Les voisins, promeneurs, marcheurs, y trouveraient nourriture saine et ombrage.

Ces jardins seraient idéalement enrichis de compost fabriqué sur place avec les déchets végétaux et les déchets de cuisine apportés par les habitants. Ils peuvent ainsi être équipés de composteurs collectifs.

Les groupes urbains ont imaginé la zone d'extérieur et d'accueil souvent protégée, cachée, de façon à ne pas attirer les regards mais surtout à ne pas gêner le voisinage avec les fumées, les odeurs, le bruit. La configuration de ces espaces se décline ainsi soit en patio, soit en arrière des habitations.

Respect des espaces intimes

Un habitat adapté doit proposer des espaces dimensionnés et/ ou flexibles conçus afin de permettre d'accueillir sans empiéter sur des espaces plus petits, intimes et privés. Les femmes demandent un espace qui leur soit propre. La limite entre l'espace intime et l'espace d'accueil est importante et doit être perceptible dès l'entrée dans le logement. À noter que la cuisine intérieure constitue aussi un espace intime, la cuisine extérieure (complémentaire), faisant partie de l'espace d'accueil. Ces deux cuisines sont essentielles car on n'y fait pas la même chose. La cuisine intérieure est le domaine des femmes, elles utilisent la marmite à riz, la bouilloire, le four (à gaz ou électrique), au quotidien ; la cuisine extérieure est plus souvent le domaine des hommes, ils vont y cuisiner poissons, viandes, grandes marmites pour les grandes occasions ou les week-ends.

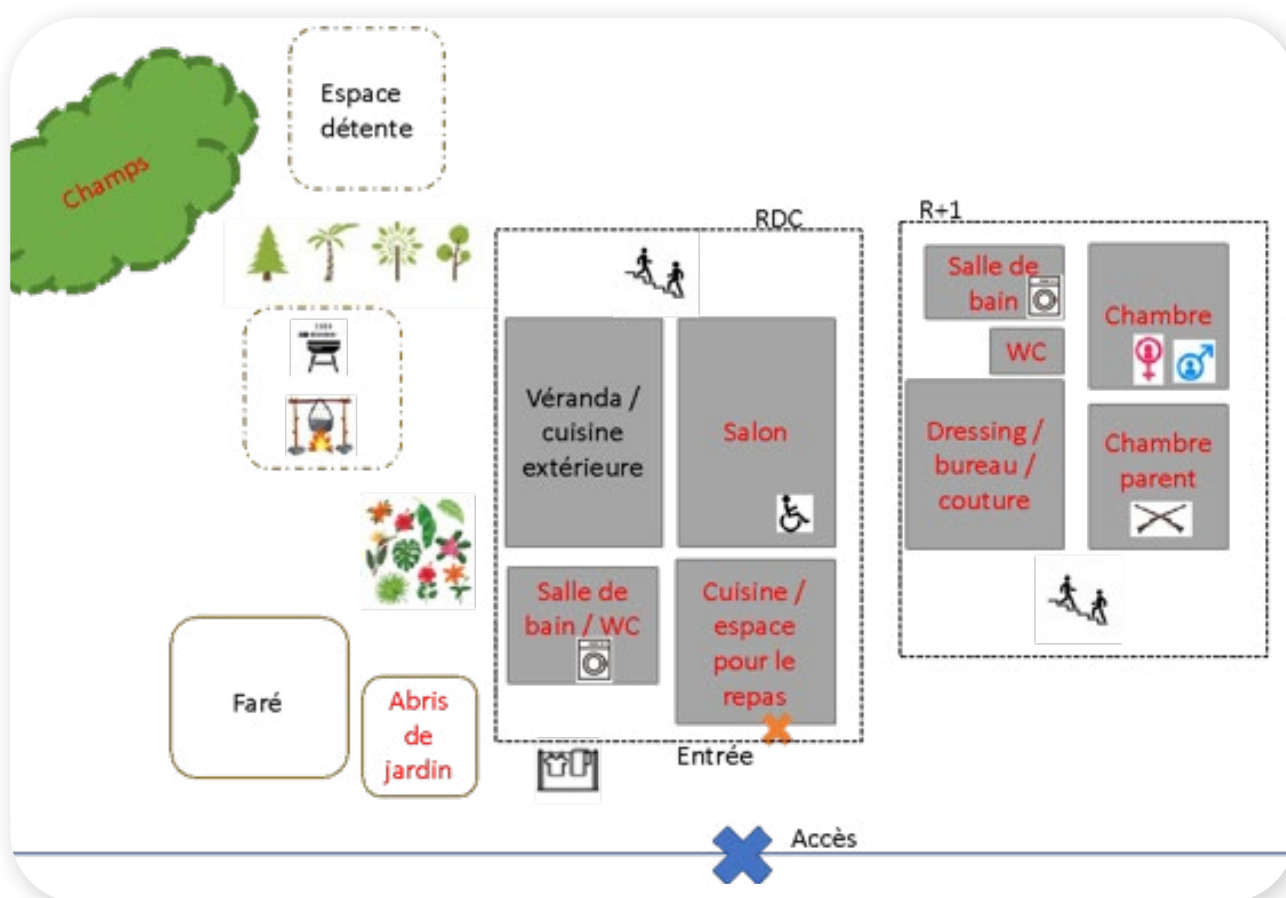


Schéma fonctionnel issu de l'atelier du Grand Nouméa : afin de pallier au manque de place, le groupe propose un étage, qui est clairement identifié comme zone privée intime.

Imaginer des espaces modulables, flexibles

Plus marqué dans la communauté Kanak, ce besoin de flexibilité et d'espace multi usage, peut être une réponse pertinente à la variabilité du nombre d'habitants décrite plus avant. Imaginer un espace qui puisse répondre à des besoins différents demandera de la créativité, et de sortir des schémas habituels, mais cela peut éviter de surenchérir les coûts de construction et d'usage en additionnant des surfaces pour répondre à des fonctions qui peuvent se répartir dans le temps.

Des petites cuisines intérieures et des grandes cuisines extérieures

Ce souhait unanime des participants de pouvoir cuisiner dehors, avec la famille ou les amis va nécessiter de la créativité de la part des concepteurs en milieu urbain dense, du fait des nuisances au voisinage provoquées par les fumées et les odeurs.

Des solutions peuvent être trouvées via des vérandas larges et profondes sécurisées, ou des espaces communs en bas d'immeubles (proches des jardins). Les risques d'incendie, et les éventuels effets sur le voisinage seront des points d'attention dans l'analyse de la faisabilité de ces cuisines extérieures.

De la notion du cercle

Le concept du cercle en opposition au carré (à angles droits) a souvent été évoqué. L'habitat rond (tel que la case) permet, en s'asseyant, de se voir tous et ainsi de favoriser le lien social et la communication. Il évoque "l'Océanité", la cohésion. Le cercle a aussi été évoqué pour l'organisation spatiale d'une zone, plutôt qu'un plan de quartier en carré à angles droits. Ainsi, des formes organiques pourraient-elles être privilégiées dans les espaces liés à la sociabilisation, au sein du foyer ou plus largement au sein d'une résidence ou d'un quartier.

Apporter de la sécurité, pour tous, de façon équitable

Un travail est en cours pour transposer les principes de l'assurance construction pour les personnes de statut civil coutumier, construisant sur des terres coutumières. Les personnes habitant en terres coutumières ont évoqué le souhait d'un accès à la sécurité via un système d'assurances adapté. Cette harmonisation est nécessaire de façon à apporter un niveau de sécurisation satisfaisant de tous les habitats, où qu'ils se trouvent, avec les mêmes niveaux de protection pour tous les Calédoniens quel que soit leur statut. De la même façon et pour les mêmes raisons, les règles du Cotsuel devraient pouvoir être applicables sur les habitats en terres coutumières, en les adaptant au contexte.





*Le plus
important,
c'est d'être
bien chez soi*



Solidité
(résistance aux
cyclones)

Economique
(matériaux de
construction
accessibles)



Flexible
(on ajoute des pièces ou
des structures quand on a
besoin ou les moyens)



**Minimum
d'entretien**
(une fois construit, on n'y
revient pas, pas de
peinture, de ravalement...)

Les attentes d'un habitat idéal :

Les schémas synthétiques ci-dessous résument les critères d'un habitat idéal exprimés par tous les participants :

Comment vivre ensemble ?

Le vivre-ensemble, avec d'autres communautés, est un marqueur de la vie en milieu urbain, où les communautés coexistent. La vie en brousse et dans les îles est plus souvent au sein de sa famille, de son clan, des voisins que l'on connaît depuis des générations. De l'avis général, le vivre ensemble est facile en Nouvelle-Calédonie, toutes les communautés ont une appétence pour l'accueil et le respect. Même si les jeunes générations

semblent se détacher peu à peu de ces valeurs, le point de non-retour n'est pas atteint, et selon les échanges que nous avons eus, dans un espace même très urbain, qui prenne en compte les valeurs humaines, les liens se retissent entre les communautés et les générations.

Seule la question des nuisances sonores a été soulevée, ressentie différemment suivant les communautés. Par exemple, la communauté Wallisienne et Futunienne notamment exprime un "droit à faire du bruit" lors des événements communautaires, lorsque les familles nombreuses se retrouvent. Faire du bruit fait partie de l'esprit de fête, mais cela provoque des tensions dans les relations avec un voisinage parfois très proche en milieu urbain. Ainsi, au lieu de restreindre les émissions sonores liées à leur mode de vie, ces communautés interrogent sur la capacité à mettre en place des solutions qui atténueraient leur impact.

12 IL FAUDRA EXPÉRIMENTER

Un projet qui nécessite une expérimentation

Le référentiel pour un habitat adapté aux modes de vie en Nouvelle-Calédonie propose des pistes peut-être inédites au regard des usages rencontrés jusqu'ici, surtout en milieu urbain et en habitat collectif. Il convient d'en expérimenter les principes afin de valider ses critères ou ses exigences, par exemple en regard des différentes réglementations existantes telles que le code de l'urbanisme.

Une expérimentation porteuse de sens, visible par tous

Un ou plusieurs projets pilotes peuvent être réalisés par des maîtres d'ouvrage variés. Toutefois, il convient, pour en valoriser le caractère "Océanien", de ne pas l'appliquer à une communauté spécifique, ou à une classe sociale. Les projets pilotes gagneront à exprimer la diversité des situations, s'adressant ainsi à un large public pour être visibles par tous.

Des maîtres d'ouvrage motivés

Le référentiel, une fois rédigé et disponible, devra vivre et évoluer. Tous les maîtres d'ouvrage peuvent et doivent s'en emparer afin de l'expérimenter, de le confronter aux autres contraintes des projets de construction, et l'enrichir de ces retours d'expérience. Maîtres d'ouvrages, programmistes, architectes, promoteurs immobiliers, bailleurs sociaux, provinces, communes, tous les acteurs seront tour à tour les porteurs de cette nouvelle approche.

Des expérimentations à confronter

Dans le cadre de l'appel à projets lancé en 2022, des projets ont été proposés par des maîtres d'œuvre. Ces projets sont ainsi à confronter à la grille de lecture qu'offre le référentiel afin de vérifier s'ils répondent aux critères proposés.



Projet d'habitat océanien dans le cadre de l'appel à projet 2022 et réalisation d'une cabane littéraire, par le BTS ERA du Lycée Petro Attiti.

13 ET AU-DELÀ DU RÉCIF ?

Une vision partagée au-delà du récif

Le référentiel pour un habitat adapté aux modes de vie en Nouvelle-Calédonie doit trouver un écho dans le travail réalisé chez nos voisins, notamment à Fidji et au Vanuatu.

Des enjeux similaires partout dans le Pacifique

Fidji et le Vanuatu font face aux mêmes problématiques liées aux changements climatiques que la Nouvelle-Calédonie. Des villages entiers ont déjà été relocalisés à Fidji et les récents cyclones très puissants qui ont frappé le Vanuatu ont amené ce territoire à s'interroger sur les problématiques de reconstruction de villages ou d'abris d'urgence adaptés. Ces deux archipels ont procédé à un travail relativement comparable à celui réalisé en Nouvelle-Calédonie, sur la même période de temps, courant 2023. Les objectifs étant un peu différents au regard des situations économiques et sociales et des effets variables du changement climatique sur ces archipels. Les résultats ne sont donc pas forcément caractérisables au trait près. Toutefois, les grandes lignes doivent permettre de rapprocher les critères fondamentaux d'un habitat adapté au Vanuatu, à Fidji et en Nouvelle-Calédonie afin d'imaginer des synergies entre les territoires.

Au Vanuatu

Bien que le contexte socio-économique du Vanuatu soit différent de celui de la Nouvelle-Calédonie, on retrouve de nombreuses similitudes entre les deux pays. Ces points communs sont principalement liés aux aspects culturels Océaniens. Par exemple, la notion d'accueil est tout aussi essentielle au Vanuatu, et l'habitat est organisé pour le faciliter. Ainsi, comme en Nouvelle-Calédonie, la cuisine extérieure au feu est un élément indispensable à l'habitat, bien qu'elle soit exclusivement à l'usage des femmes (contrairement à la Nouvelle-Calédonie où les hommes investissent souvent la cuisine extérieure). La cuisine intérieure, non

indispensable, sert au stockage (dont le frigo), à l'usage de la marmite à riz et la préparation du thé. Le salon, quand il existe, est un autre espace du foyer consacré à l'accueil, pour la nuit et à la sieste. On peut aussi y faire ses devoirs, prier. De la même manière, on retrouve des blocs sanitaires (toilettes et douche séparés) isolés en extérieur, souvent à l'arrière de l'habitat. Les habitats ne disposant jamais de salle d'eau en intérieur, les blocs sanitaires sont prévus à l'usage de la famille comme de celui de ses invités. Comme en Nouvelle-Calédonie, on retrouve le préau ou la véranda comme élément central de la socialisation des habitants. Situé à l'entrée du terrain, il est semi-ouvert et utilisé pour manger ensemble, pratiquer les activités communautaires (kava, discussion, tressage), voire faire dormir les visiteurs.

De la même manière, les éléments de l'habitat sont dispersés sur le terrain et ceux disposés en extérieur sont les plus propices à l'accueil. La lessive et la vaisselle sont généralement effectuées dans un bac ou un lavoir à l'arrière de l'habitat, proche du point d'eau principal. Les chambres, relativement nombreuses en zones urbaines (prévues pour des grandes familles et l'accueil), laissent la place à des « espaces à dormir » communs dans les zones rurales. Les filles sont toujours séparées des garçons pour dormir. L'installation de moustiquaires aux fenêtres est essentielle. À noter que les Ni-Vanuatais n'affectionnent pas le faré, lui préférant le préau, à la différence des Calédoniens.

Concernant les matériaux de construction, c'est le coût et la disponibilité qui vont déterminer leur usage car les habitats sont pour la plupart du temps auto-construits. Ainsi, on retrouve plutôt parpaings, métal et tôles en milieu urbain et péri-urbain, et bambou et bois de la forêt en zone rurale. Le bambou est utilisé en tressage pour les murs et en poteaux pour la structure. Cette relative autonomie des populations isolées se retrouve aussi dans l'accès à l'électricité (via uniquement des panneaux solaires) et l'eau (recueil de l'eau de pluie ou puisage d'eau souterraine). À noter que ces populations aspirent à l'utilisation future des parpaings et de la tôle, dans le but de mieux résister aux cyclones, en remarquant toutefois qu'il fait bien moins chaud dans les maisons en matériaux traditionnels. Ainsi, les matériaux traditionnels sont souvent associés aux matériaux modernes, ils ne sont pas complètement délaissés, leur valeur culturelle forte incitant à continuer à les employer, même en zone urbaine.

La notion de sécurité est à rapprocher de la fréquence et la violence des cyclones qui frappent le Vanuatu. Le parpaing est le plus souvent considéré comme la réponse adaptée à ce risque.

Toutefois, au Vanuatu, la sécurité est aussi à lier à un contexte de violences faites aux femmes⁷, notamment sexuelles : celles-ci aspirent à des chambres qui ferment à clé, des blocs sanitaires rapprochés des maisons et éclairés, des espaces sécurisés réservés aux femmes. Le sentiment d'insécurité est accru par la proximité d'inconnus (espaces urbains, routes, passages), notamment sous l'influence de l'alcool.

Les terrains étant assez petits, les jardins vivriers se retrouvent souvent séparés des espaces à vivre. On y accède en marchant quelques minutes. Le jardin n'est donc pas inclus dans la notion de foyer au Vanuatu.

Plus forts ensemble

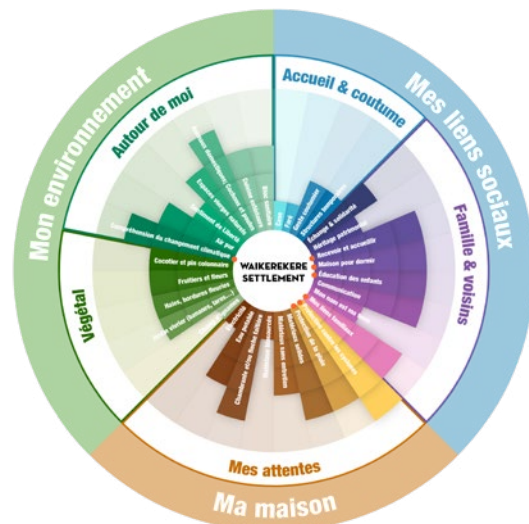
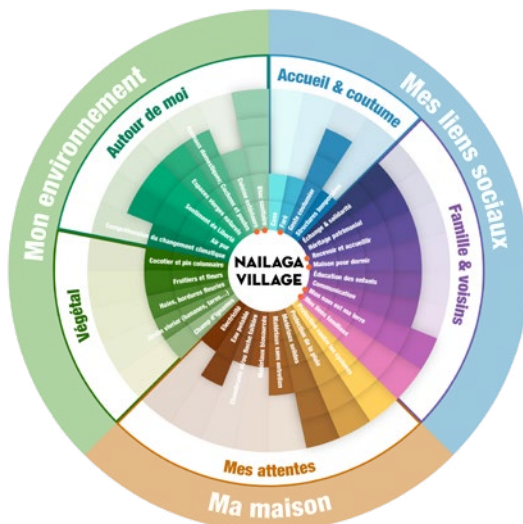
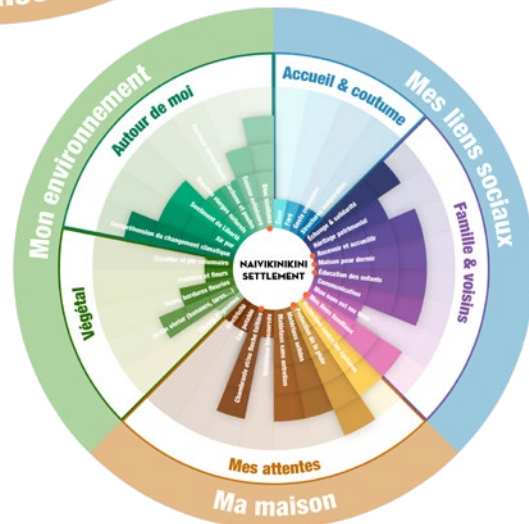
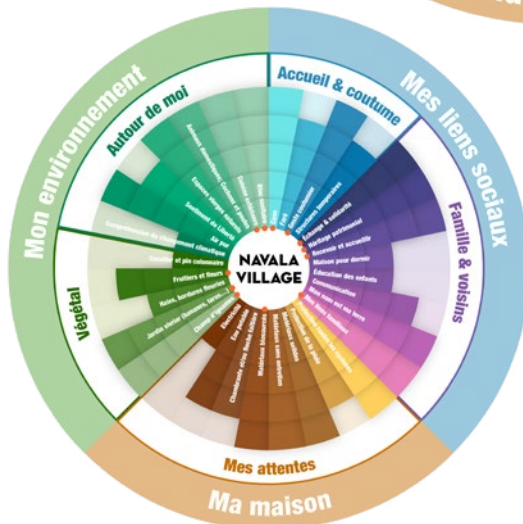
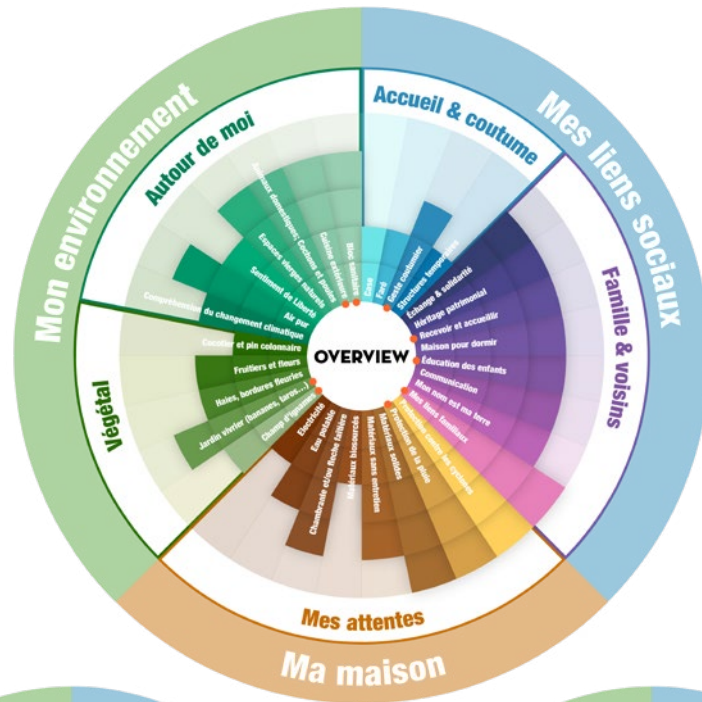
Le développement des matériaux biosourcés a tout à gagner dans une coopération entre nos archipels. Le cocotier, le pandanus et le bambou se retrouvent aussi à Fidji et au Vanuatu et une mutualisation des moyens faciliterait grandement la création des filières et les expérimentations techniques. Ce travail reste à réaliser.

Fidji présente des rosaces synthétiques un peu différentes de celles de la Nouvelle-Calédonie, mais comparables.



Intérieurs de cases à Fidji.

⁷ La Vanuatu présente un taux de violence domestique parmi les plus élevés au monde (60%)



14 CONCLUSION ET PERSPECTIVES

Remettre l'humain au centre du dispositif

Le référentiel pour un habitat adapté aux modes de vie en Nouvelle-Calédonie va tenter de poser par écrit la parole des Calédoniens qui ont eu la gentillesse de partager avec nous leurs aspirations. Ces attentes seront hiérarchisées : ce qui est incontournable, ce qui est important, ce qui l'est moins et ce qu'il faut absolument éviter. Toutes les communautés insistent sur le lien social et le développement de relations harmonieuses dans et autour du foyer, ainsi que la nécessité de reconnaître et de renforcer les relations entre les personnes et le reste du monde vivant.

Ce référentiel va sans doute centrer une partie des recommandations sur cet axe fort et porteur de sens : "mettre l'humain au centre du dispositif".

L'immense majorité des participants s'est interrogée pour la première fois sur son mode d'habiter, démarche très introspective et intime, ce qui a nécessité un travail d'explication et de mise en contexte parfois délicat. Grâce à une progressivité des questions et des mises en situation, chacun a pu réfléchir et exprimer son intimité, ses relations aux autres, ses liens sociaux. Cela a conduit à exprimer des sentiments très forts, parfois enfouis dans le registre de l'implicite. Dans chacune des communautés rencontrées, des prises de conscience, très riches en émotions, se sont produites et ont été partagées.

Une jeune femme, lors des réunions à Lifou, nous a dit avec beaucoup d'émotion : *"un pays heureux est un pays composé de foyers heureux. Des foyers heureux sont des familles en harmonie avec leur habitat"*.

De l'avis général, partager sur ces questions qui relèvent de l'intime, de la relation à l'autre et à son environnement a suscité des réponses sincères, profondes, qui ont exprimé des valeurs fortes en termes de cohésion familiale et sociale ; des valeurs humaines avant tout.

Des attentes qui convergent

Les ressentis les plus forts exprimés lors des ateliers ont été rassemblés par thème dans une matrice, puis pondérés par l'équipe de façon à rendre visibles les éléments les plus importants exprimés par les différents groupes.

Ils sont restitués, sous forme de rosace, dans lesquelles les ressentis sont classés selon trois familles :

- mes liens sociaux,
- mon environnement,
- ma maison.

Des sous-familles et des thèmes permettent de représenter les priorités, traduites visuellement par la longueur des segments qui les représentent. On remarque ainsi que, au-delà des spécificités et différences de chacun, l'aspect social (zone bleue) est essentiel pour tous. Un écueil possible à notre approche méthodologique était d'aboutir à un modèle d'habitat spécifique à une communauté par des besoins exprimés différents d'une communauté à l'autre. Or il n'en est rien, certes des variables sont exprimées, mais l'ensemble des communautés s'accorde sur des valeurs fondamentales fortes, dont la première relève du "vivre ensemble". Ensemble signifie famille, clan, voisins, quartier, mais signifie également respect, bienveillance et échanges.

Bien plus qu'un ouvrage

L'habitat doit ainsi être pensé en fonction des personnes qui vont l'occuper, de leurs relations entre eux, des relations avec leurs proches, leur voisinage et leur environnement naturel. Concevoir un habitat adapté va nécessiter de s'interroger d'abord sur ces relations, afin de proposer avant tout un outil de cohésion sociale, bien plus qu'un modèle-type de construction.

Faire du lien dès la construction

L'habitat adapté se décline selon deux niveaux d'appréhension : pratique et social. Par exemple, les formes circulaires permettent une bonne résistance aux cyclones (pratique) mais aussi la communication, les échanges et le lien social (social).

Les chantiers communautaires permettent de fabriquer un habitat, ou une partie de l'habitat et de transmettre des savoir-faire (pratique) mais aussi de resserrer les liens sociaux, la cohésion du groupe (social). Le tissage de la natte, comme celui des constructions traditionnelles, exprime le tissage des liens au sein des familles, des clans, peut-être des habitants du quartier, qui œuvrent ensemble. Dans certains cas, imaginer et favoriser l'auto-construction de certaines parties de l'habitat permet d'affirmer la prise en compte de cette attente sociale forte, empreinte de solidarité.

Changement climatique = changement d'habitat

Ce référentiel pour un habitat adapté constitue aussi une opportunité de repenser nos modes constructifs afin de décarboner de façon significative la filière construction en Nouvelle-Calédonie, objectif incontournable face aux changements climatiques.

Comme indiqué plus avant, quatre défis sont à conjuguer :

- un habitat dont la construction est décarbonée; matériaux biosourcés, (ré)introduction du végétal dans les constructions, réemploi de matériaux de déconstruction, réduction de l'artificialisation des sols, récupération des eaux de pluie...
- un habitat dont la performance est démontrée par une étiquette énergétique (aéré, lumineux, isolé, respirant, doté d'équipements performants).
- un habitat résilient et protecteur face aux effets dévastateurs du changement climatique.
- un habitat abordable, flexible et qui peut laisser la place à une auto-construction, peut-être à encadrer. Tous ces points sont autant d'axes qui font écho aux travaux du Référentiel de la Construction de la Nouvelle-Calédonie (RCNC). Il convient également d'y ajouter la sensibilisation et/ou la formation

des habitants aux "bonnes pratiques en termes de consommation d'énergie et d'impact environnemental", ce qui pourrait être systématiquement réalisé dans la phase de réception des ouvrages.

Favoriser l'innovation

Un recours trop exclusif aux techniques éprouvées, aux matériaux qui ont fait leur preuve est rassurant pour tous les acteurs, et surtout pour le client final. Cependant, l'exigence de sécurité et de performance doit permettre de favoriser l'innovation, d'expérimenter des nouveaux dispositifs constructifs, de nouveaux matériaux. Il ne s'agit pas ici de scléroser les pratiques professionnelles, mais au contraire de soutenir l'innovation technique, méthodologique, architecturale pour favoriser un renouvellement des métiers, stimuler la créativité et améliorer l'attractivité de ces beaux métiers pour les plus jeunes. Ainsi que s'efforce de le faire le RCNC, l'esprit d'innovation doit être accompagné par le recours aux modes de preuve les plus adaptés pour apporter les garanties de conformité nécessaires.

L'innovation technique doit stimuler l'innovation dans l'établissement des méthodes appelées à démontrer les niveaux de conformité des nouveaux procédés et matériaux, et vice-versa.

Les assureurs seront évidemment sollicités pour apporter leur contribution à ce changement de paradigme, qui devra être réalisé en pleine concertation avec toutes les parties prenantes.

À suivre....

L'équipe qui a travaillé sur ce projet est consciente qu'il ne constitue qu'un préambule, un début, une réflexion initiale à pousser beaucoup plus loin.

Cette première phase a été particulièrement complexe à organiser, aucun des délais initiaux n'a été tenu, loin s'en faut, les besoins en explication de notre démarche ont été bien plus forts qu'imaginé, mais toutes les communautés rencontrées témoignent de l'envie d'aller plus loin.

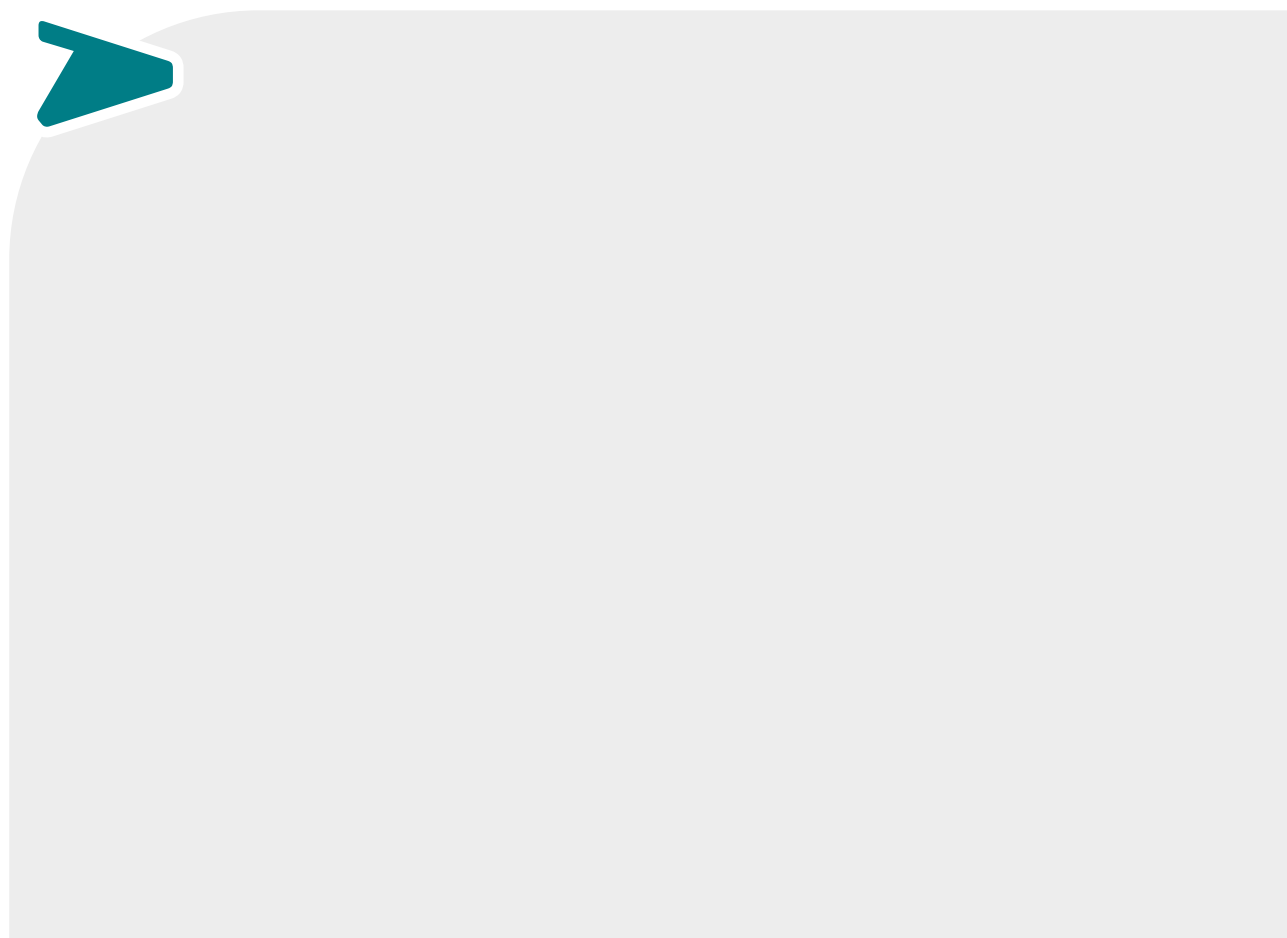
Les relations avec les correspondants dans les Vanuatu et Fidji ont été rendues difficiles par la période COVID, puis post COVID. Les cyclones qui ont frappé ces deux pays ont nécessité de suspendre les travaux parfois pour de longues semaines. Sur un sujet aussi atypique, travailler avec plusieurs pays, de niveaux de développement très différents, de cultures différentes, nécessite des mises au point que les échanges par visioconférence ne suffisent pas à formaliser. Les difficultés de déplacement pour se rendre sur place et participer aux premiers ateliers pour bien cadrer le sens et les méthodes de travail ont joué sur la cohérence des approches.

Si le travail est poursuivi, il faudra aller à la rencontre des acteurs locaux, échanger, comprendre et établir

avec eux des feuilles de route adaptées. Il sera alors plus aisé de cadrer les travaux réalisés et de les partager formant une base de départ pour des développements ultérieurs à l'échelle du Pacifique.

La suite devra être écrite par la diversité des acteurs du logement et de la construction, chacun dans son rôle, chacun avec sa pierre à apporter à l'édifice, par des retours d'expériences, des propositions innovantes.

Le référentiel sera le lien invisible mais fort entre toutes les composantes, tous les acteurs pour assurer une cohérence entre des métiers très différents et une convergence vers un objectif partagé : améliorer la cohérence de l'habitat avec le mode d'habiter de nos communautés.



Intérieurs de cases à Fidji.

15 REMERCIEMENTS

Un travail d'équipe

Ce travail a été rendu possible grâce aux acteurs suivants que nous tenons à chaleureusement remercier ici :

Vaimu'a Muliava, membre du gouvernement de la Nouvelle-Calédonie en charge de la construction, pour son soutien au projet.

La province des Îles

Thierry Bolo secrétaire général Adjoint
Rina Parau chef de l'antenne d'Ouvéa
Olivier Wanaxaeng directeur des Services Techniques
Miguel Tokotoko chargé de mission au cabinet

Habitat Loyauté

Romarick Hnanganyan, son directeur général
Philippe Haocas, son directeur adjoint

Les conseils coutumiers et les conseils d'aire

Samuel Goromido président du conseil de l'aire
Païci-Cemuhi
Willy Cahma son secrétaire général
Ezienne UA président du conseil de l'aire Nengone
Son secrétaire général Georges Gope

Les bailleurs sociaux

SEM AGGLO, FSH, SIC.
Une mention spéciale à la SIC et à l'association « Mieux Vivre à Magenta Tours » qui nous a accueillis quatre fois au sein des Tours de Magenta et des locaux du Quartier Latin.
(Benoit Naturel, Stéphane Lauge, Emmanuelle Pedetour, André Waneux).

La Direction de la Protection Judiciaire de l'Enfance et la Jeunesse

L'équipe emmenée par son chef de service Frédéric Thomas-Dumont.

L'association Indonésienne de Nouvelle-Calédonie
Son président Thierry Timan.

L'association du Foyer Wallisien et Futunien de Nouvelle-Calédonie

Tous les chefs coutumiers qui nous ont accueillis, ainsi que l'association des femmes Wallisiennes et Futuniennes.

Les associations sportives, religieuses, des femmes qui nous ont nourris.

Les particuliers qui nous ont accueillis chez eux : Georges Gope à Maré, la famille de Willy Sio à Jozip Lifou, la charmante petite famille qui construisait sa case à Ouvéa..., illustrant le légendaire accueil des Loyautés.

Le Laboratoire TROCA de l'Université de Nouvelle-Calédonie :

Pauline Bourbon Waitronyie et Anastasia Siapo, étudiantes en Master 1 parcours Recherche Études Océaniques et du Pacifique, sous la direction de Monsieur Patrice Godin, maître de conférence.

L'équipe en charge du projet

- Djamil Abdelaziz, directeur du Référentiel de la Construction de la Nouvelle-Calédonie.
- Capucine Lorin, urbaniste programmatrice et rédactrice du référentiel technique, cabinet CAMO.
- Hanner Xalite, cabinet de la présidence du gouvernement de la Nouvelle-Calédonie, facilitateur et grand-père bienveillant.
- Jone Passa, sociologue, facilitateur et animateur.
- Catherine Guillaume, animatrice, créatrice des jeux et rédactrice du présent document, cabinet Solutions SARL.

L'équipe d'animation :





GOUVERNEMENT DE LA
NOUVELLE-CALÉDONIE

www.rcnc.gouv.nc